Digitized by Google

HISTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR,
RUE DE LA HARPE, N°. 477.

DESESSARTS.

Je crois que mon patron valait bien tous les votres.
Antoine Lurimon du Glorieux.

ZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

HISTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

DEPUIS le commencement de la révolution jusqu'à la réunion générale.

PAR C. G. ÉTIENNE ET B. MARTAINVILLE.

TOME III.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1802.

ERRATA pour le tome troisième.

Page 68, ligne 14, au lieu de gees, *lisez* hommes.

Page 174, ligne 21, au lieu de réacion, *lisez* réaction.

HISTOIRE

DU THÉATRE FRANÇAIS

PENDANT LA RÉVOLUTION.

Le 31 mai 1792, M.lle Jossey débuta à ce théâtre dans *l'Ecole des Maris*. Une figure charmante, un organe sensible et une grande pureté de diction firent concevoir de cette jeune actrice les plus grandes espérances. Les débuts de M.me Couturier dans les reines tragiques furent moins heureux : trop d'emphase, trop peu d'abandon, une prononciation vi-

cieuse nuisirent à son succès dans cet emploi si difficile à remplir, et où il existe une si grande pénurie de sujets.

Le mois de juin, célèbre par de grands évènemens révolutionnaires, ne vit éclore aucune nouveauté dramatique, si ce n'est une bouffonnerie en deux actes et en prose, par de Champrion, ayant pour titre : *les trois Cousins*, et jouée avec assez de succès, le 18, sur le Théâtre de la rue de Richelieu.

Nous croyons inutile de rendre un compte détaillé de cet ouvrage, dont l'auteur a eu pour but de faire rire, et y a parfaitement réussi.

Les comédiens du Théâtre de la Nation donnèrent, le 5 juillet, la première représentation du *Faux Insouciant*, comédie en cinq actes et en vers.

Un certain Rozelle s'est introduit dans la maison de M. Dorville, riche

propriétaire. Ce M. Rozelle est un égoïste qui, pour vivre tranquille, pour éviter tous embarras, ne se mêle de rien, n'oblige personne, et rit de tout ce qu'il voit ; il s'est fait de l'égoïsme un système, et Dorville, homme d'ailleurs généreux et sensible, se passionne pour cette affreuse doctrine, sur laquelle il fonde sa félicité. Il s'étudie donc à devenir insouciant, ou plutôt égoïste : son neveu a fait des folies de jeunesse, et Dorville le rejète de son sein, quoiqu'il l'aime sincèrement. Son fermier (Michau, père de huit enfans) est un honnête homme, mais c'est un vieillard triste et chagrin, et Dorville, toujours par insouciance, le chasse pour prendre Thomas, garçon malin, dont les saillies pourront le divertir.

Enfin, il achève de faire le malheur de tout ce qui l'entoure, en voulant marier sa fille Angélique au

neveu de Rozelle, malgré l'inclination qu'elle a pour un de ses cousins.

M.me de Florimond, nièce de Dorville femme sensible et spirituelle, qui a toujours eu le plus grand ascendant sur lui, arrive fort heureusement ; elle attaque la sensibilité de son oncle, elle engage Germeuil, neveu de Rozelle, à céder la main d'Angélique à celui qu'elle aime ; elle démontre à Dorville toute l'atrocité de son système, et pour mieux la lui faire sentir encore, elle lui prouve que Rozelle, qui en est l'auteur, a poussé l'insouciance jusqu'à abandonner sa femme et ses enfans pour vivre plus tranquille. On voit, par cette analyse, que l'auteur a plutôt tracé le caractère d'un égoïste que celui d'un insouciant, aussi son ouvrage ne présente-t-il que des nuances du Philinte de Molière, de l'Homme du Jour, et même du Tartuffe. Il offre, d'ailleurs,

des scènes longues, froides et décousues : mais il n'en obtint pas moins un véritable succès d'estime, qu'il dut à la manière correcte et souvent brillante dont il est écrit. L'auteur de cette pièce est M. Mainson-Neuve, déjà connu avantageusement dans la république des lettres par la tragédie de *Roxelane et Mustapha.*

Nous avons parlé d'une comédie en un acte et en vers, jouée au Théâtre de la Nation, et ayant pour titre : *Paùline* ou *la Fille Naturelle :* le Théâtre de la rue de Richelieu en représenta, le premier août, une autre sous le même titre ; et cet ouvrage, dont le fonds ressemblait entièrement à celui de la première, n'obtint aucune espèce de succès.

La reprise d'*Œdipe chez Admète*, de Ducis, attira, le 7 du même mois, une foule considérable à ce théâtre. Nous n'analyserons pas cet ouvrage qui étincèle de beautés

du premier ordre, et qui a assigné à Ducis le premier rang parmi nos auteurs tragiques modernes.

Une actrice fort jeune, M.lle Simon, joua le rôle d'Antigone avec beaucoup d'ame et de sensibilité, et fut demandée par le public après la représentation, ainsi que Monvel, qui avait rempli le rôle très-pénible d'Œdipe.

Nous avons eu occasion de faire remarquer la lutte qui s'était établie dans les deux théâtres, entre les amis de l'autorité royale, et les partisans d'une nouvelle révolution.

La catastrophe du 10 août ayant écrasé le premier parti, l'autre n'éprouva plus de résistance, et les ouvrages qui pouvaient prêter à des applications contre le nouveau régime disparurent tout à fait de la scène française : Mérope, Didon, la Partie de Chasse de Henri IV, Athalie, et une foule d'autres, furent

enveloppées dans cette proscription. Brutus, la Mort de César, Guillaume Tell, Caïus Gracchus, le Despotisme Renversé, telles étaient les pièces à l'ordre du jour. Des spectateurs effrénés venaient hurler des chansons dites patriotiques, et tous les hommes honnêtes s'éloignaient d'un lieu qu'une bande d'illuminés remplissaient chaque soir d'épouvante et de terreur.

Les recettes des divers théâtres de la capitale ne durent pas être fort abondantes; car, depuis le 10 jusqu'au 30 août, chacun d'eux donna au moins quatre à cinq représentations au profit des veuves et enfans de *nos frères* morts à la journée du 10 août: c'est ainsi qu'étaient rédigées les affiches du tems. Le Théâtre de la rue de Richelieu, né avec la révolution, devait nécessairement en épouser les principes; aussi s'empressa-t-il, après la journée du 10,

de changer son nom en celui de *Théâtre de la Liberté et de l'Égalité.* Mais comme ce n'est pas le dernier qu'il ait eu, nous continuerons à lui donner le même jusqu'à l'époque décisive où il devint le seul théâtre français existant dans la capitale.

Ceux qui le dirigeaient ne donnèrent pas une preuve de bon goût en remettant une pièce en cinq actes et en prose, de Marivaux, ayant pour titre : *les Faux Sermens*, et qui avait été sifflée au Théâtre Français lorsqu'elle y fut représentée en 1732. La reprise eut lieu le 30 août 1792, et n'eut guère plus de succès, malgré les efforts de M.lle Candeille, qui, ayant découvert un rôle agréable dans cette pièce, avait eu assez de crédit pour la faire remettre au théâtre.

L'exécrable journée du 2 septembre fit fermer tous les spectacles de Paris : la terreur qui planait

sur cette immense capitale ne permettait pas à ses habitans de quitter leur demeure ; pour arriver au temple des plaisirs, il leur eût fallu traverser des ruisseaux de sang, et ils se contentaient de déplorer en silence des crimes qu'ils n'avaient pas eu le courage ou la force d'empêcher.

Le Théâtre de la Nation resta fermé jusqu'au 20 septembre ; et celui de la rue de Richelieu jusqu'au 27 : la première pièce nouvelle qui y fut représentée était une comédie en un acte et en vers, ayant pour titre : *L'Avènement de Mustapha au Trône,* ou *le Bonnet de Vérité.*

Elle fut jouée le 11 octobre 1792, et n'obtint que fort peu de succès, quoiqu'elle fût parfaitement à l'ordre du jour : on va en juger par l'analyse suivante :

Un docteur arménien arrive à Byzance précisément le jour de l'avènement du grand seigneur ; ce doc-

teur possède un bonnet magique qui, lorsqu'il est placé sur sa tête, force tous ceux avec qui il se trouve à lui dévoiler le fond de leur pensée: celui qui doit complimenter le sultan est le premier qui en fait l'épreuve. Mustapha paraît avec toute sa cour: l'orateur veut le haranguer ; mais soudain l'Arménien met son bonnet, et, forcé par un pouvoir surnaturel, au lieu de débiter les flatteries d'usage en pareil cas, il prodigue les vérités les plus dures au nouveau souverain.

La même épreuve est faite sur le muphti, le visir et tous les grands de la cour : l'un dévoile au sultan toutes les manœuvres des prêtres, leur ambition, et le charlatanïsme qu'ils emploient pour régner sur les esprits faibles et crédules ; l'autre fait connaître un plan de conjuration qu'il a formé avec les principaux pachas pour renverser le gou-

vernement : tous, enfin, déposent leur masque, et font voir au grand seigneur qu'il est entouré d'une foule de traîtres. Il entre dans une colère affreuse, et ne peut concevoir leur criminelle audace, lorsqu'enfin le pouvoir du fameux bonnet lui est révélé. Il refuse d'abord d'y croire ; mais, pour l'en convaincre, l'Arménien le remet sur sa tête, et le sultan lui-même dévoile sa cruelle politique, ses projets d'opprimer le peuple, d'établir de fortes contributions. La femme de l'orateur parle à son tour, et débite des vérités très-pénibles pour un mari. Enfin, personne n'ayant rien à se reprocher, le sultan fait ouvrir les portes, et ordonne à l'Arménien de remettre son bonnet, pour que tout le monde puisse dire ce qu'il pense : ceci amène des couplets, où chacun exprime le desir qu'il a de quitter la terre de l'esclavage, pour venir habiter la ré-

publique française, et y jouir des douceurs de la liberté et de l'égalité.

Cet ouvrage, d'un genre singulier, et dont le Puits de la Vérité, par Dufresni, pourrait bien avoir fourni l'idée, fut écouté très-froidement par le public. Le peu de succès qu'il obtint doit être attribué aux détails parasites qui en embarrassent la marche, et à l'uniformité qui résulte nécessairement de l'emploi trop fréquent du même moyen. Les auteurs furent néanmoins demandés : celui des paroles était Riouffe, (*) et celui des couplets Dugazon, acteur de ce théâtre, qui prit bientôt un vol plus élevé, en faisant représenter, le 25 octobre suivant, une comédie en trois actes et en vers,

(*) Il est aujourd'hui membre du tribunat.

ayant pour titre : *l'Émigrante*, ou *le Père Jacobin*.

Un bourgeois de Paris, entraîné par l'ambition de sa femme, a, dans l'ancien régime, changé son nom de Bignolet en celui de M. de Basse-Roche ; il a même promis de marier sa fille au marquis du Haut-Pin, ou de payer un dédit considérable : mais, depuis le 10 août, ce ci-devant gentilhomme est émigré.

Madame de Basse-Roche, entachée d'aristocratie, et conseillée par un prêtre réfractaire, veut émigrer à son tour, et conduire sa fille au marquis, quoiqu'elle ait donné son cœur à Monval, avoué près les tribunaux, et patriote énergique. Basse-Roche lui-même est jacobin décidé, et c'est en vain que l'émigrante veut le déterminer à fuir avec elle. Alors elle arrange tout avec le prêtre réfractaire pour partir à minuit ; mais comme il lui faut de l'argent, elle

vend pour cent mille francs d'effets, et s'adresse à des agioteurs pour échanger ses assignats contre de l'or qui lui sera nécessaire en pays étangers.

Le Père Jacobin, qui a découvert toutes les menées de sa femme, se rend à minuit dans l'appartement désigné pour le rendez-vous du départ. Sa présence confond tous les conspirateurs : il redemande les cent mille francs qui lui appartiennent ; mais ils ont disparu, et l'abbé et ses complices s'accusent mutuellement de ce vol. Heureusement, Monval, qui passait si tard devant la maison, a retrouvé la somme, et la rapporte au propriétaire. Celui-ci livre le prêtre et ses adhérens à un commissaire de police, et marie sa fille au patriote que son cœur avait choisi.

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur cet ouvrage qui, écrit avec négligence, est plutôt trivial que

comique. Mais le public, toujours indulgent pour un coup d'essai, applaudit vivement l'auteur, qui rendit lui-même le rôle du Père Jacobin avec beaucoup de vérité, et qui le joua avec sa carte de Jacobin à la boutonnière.

La réputation d'excellent acteur comique aurait dû, selon nous, suffire à Dugazon, ou, du moins, s'il voulait y joindre celle d'écrivain dramatique, nous croyons qu'il aurait dû s'exercer sur un sujet plus heureux, et songer que le règne des factions étant de courte durée, les ouvrages qui en sont les échos, loin de rapporter la moindre gloire, préparent à leurs auteurs des regrets dont les meilleures intentions ne peuvent même adoucir l'amertume.

Plus la révolution avançait, plus le théâtre était dégradé par des ouvrages qui blessaient tous les principes : avant le 2 septembre, on

y conservait encore quelque pudeur ; mais depuis cette horrible époque, on ne rougissait pas d'y représenter la dénonciation comme une vertu, et d'envenimer chaque jour la haine qui divisait les Français.

Les ouvrages révolutionnaires, joués sur les théâtres, peuvent être regardés comme les thermomètres de l'esprit qui animait le gouvernement d'alors : aussi, à mesure que nous approcherons de ces tems malheureux, qui ont étendu un crêpe sanglant sur la France, l'oubli de toutes les convenances, de toutes les vertus, et des affections les plus douces, régnera dans la plupart des ouvrages de circonstance, dont nous serons obligés de parler, quoiqu'il nous en coûte pour surmonter le dégoût que nous éprouverons en fouillant dans cet amas impur d'abominations.

Après le Père Jacobin, on vit

paraître sur le Théâtre de la rue de Richelieu *le Patriote du dix Août*, comédie en deux actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 12 novembre 1792.

Le ci-devant marquis de Pont-Usé est ennemi chaud de la nouvelle révolution ; il veut chasser de chez lui son frère, zélé Jacobin, et Clairval, jeune patriote, à qui il avait promis la main de sa fille : il ne veut recevoir que des gens de son opinion, et ordonne à Picard, son portier, de refuser sa porte à tous ceux qui n'en sont pas ; mais ce domestique, qui est lui-même Jacobin, et qui, comme tel, veut être supérieur à son maître, refuse d'obéir à ses ordres, et reçoit son congé pour prix de son obstination. Pont-Usé fonde ses espérances sur un complot tramé par la cour contre les jacobins, et qui doit éclater dans la nuit du 9 au 10 août ; il doit même se rendre au château

pour défendre le roi : mais effrayé d'entendre sonner le tocsin, et battre la générale, il trouve plus prudent de rester chez lui. Il a mandé son chirurgien, et son avocat, aristocrates comme lui, et ils se bercent tous trois des espérances les plus frivoles, lorsque tout à coup le canon se fait entendre, et les glace de frayeur. Bientôt Picard arrive, et rend compte de la prise des Tuileries, et du triomphe des patriotes. Pont-Usé est d'abord surpris, mais il change tout à coup de conduite et de langage; il se jète dans les bras de son valet Picard, et après avoir vivement reproché à ses deux complices leur conduite criminelle, il les chasse de chez lui, parce qu'il ne veut pas recevoir d'aristocrates. Il brûle le *Journal de Paris*,(*) *le Modérateur*,

---

(*) Ce journal, alors rédigé par André

auxquels il était abonné. Il fait plus ; le gendre auquel il avait promis sa fille ayant défendu le roi, a été obligé, pour se soustraire à la fureur du peuple, de se déguiser en perruquier, et vient sous ce costume lui demander un asile : mais Pont-Usé a la cruauté de le lui refuser, en lui reprochant son incivisme, et il donne sa fille à Clairval, qui revient de combattre sous les étendards de ceux qui se sont emparé du château.

Les principes affreux que renferme cet ouvrage ne purent le faire réussir : les spectateurs n'étaient point encore parvenus à ce dévergondage révolutionnaire, avec lequel ils se familiarisèrent dans la suite, et quel que fût leur respect pour l'égalité, ils ne pouvaient voir de sang

---

Chénier, était opposé au parti qui a fait le 10 août.

froid un valet se mettre au niveau de son maître, et lui dire avec impertinence :

Le titre de valet est de l'ancien régime :
Ainsi, valet, marquis, comte, esclave et baron
Sont des mots qui, chez nous, ne sont plus de saison.

Cet ouvrage est le premier de Dorvo, et donnerait une idée fort peu avantageuse de ses principes, si l'on ne savait pas qu'il n'était alors âgé que de vingt-deux ans, et qu'entraîné, comme tant d'autres, dans le tourbillon révolutionnaire, il s'était laissé séduire par de nouveaux principes, et par des systêmes chimériques, que la jeunesse embrasse souvent avec une ardeur qui lui fait dépasser le but. S'il relisait aujourd'hui son ouvrage, il ne pourrait croire lui-même qu'il est sorti de sa plume ; semblable à ces hommes qui, lorsque les vapeurs du vin sont dissipées, ne peuvent se rappeler, sans rougir, les excès où

l'ivresse les a entraînés la veille.

Le Théâtre Français joua aussi, le 21 novembre 1792, un ouvrage de circonstance; mais le but en était plus noble, et n'avait rien que d'honorable pour son auteur. Beaurepaire, forcé de signer la capitulation de la ville de Verdun, aima mieux se donner la mort que de la recevoir sur un échafaud, (*) et s'illustra à jamais par cet acte de courage et de grandeur d'ame.

L'Apothéose de Beaurepaire, petite pièce en un acte et en vers, n'offrait, pour ainsi dire, qu'une scène; mais le mérite du style, la sagesse des principes, une peinture simple et vraie des dangers de la loi agraire, méritent qu'on la dis-

---

(*) Toutes les fois qu'un général était battu, il était accusé de trahison, et immolé.

tingue de cette foule d'ouvrages, dénués de sens et de raison, qu'on ne rougissait pas d'offrir au public.

Cette pièce est de Lesur (*), jeune littérateur, qui annonçait alors beaucoup de talent pour la versification.

Ducis, qui avait déjà fait jouer au Théâtre Français plusieurs tragédies imitées de Shakespear, donna, le 26 novembre, à celui de la rue de Richelieu, *Othello*, ou *le Maure de Venise*, dont il a aussi emprunté le sujet à ce célèbre auteur anglais.

Le succès de cet ouvrage, où l'horreur est portée au plus haut degré, est un signe certain de l'influence que la révolution a exercée

---

(*) Il nous a donné depuis un poëme en plusieurs chants, intitulé : *les Francs*, ouvrage faible et mal écrit.

sur nos théâtres, et sur le public qui les fréquente.

Quel auteur, avant 89, eût osé mettre en action l'épouvantable catastrophe de cette tragédie ? Voltaire, qui traitait Shakespear de misérable polisson, n'a composé Zaïre que d'après la donnée d'Othello ; mais cet immortel écrivain en a habilement retourné la fable, et a su faire de l'ouvrage le plus révoltant un chef-d'œuvre de sensibilité.

Il connaissait la délicatesse de son siècle, et sut se plier aux mœurs du tems. Combien elles étaient changées à l'époque où Ducis donna sa tragédie ! La France, naguère distinguée par la politesse, l'urbanité de ses habitans, était changée en un vaste champ de carnage ; nos places publiques étaient inondées de sang, nos prisons encombrées de cadavres ; les pages sinistres de nos journaux remplies d'une nomencla-

ture effrayante d'hommes moissonnés par le fer de l'ennemi, ou tombés sous le glaive du bourreau : tout, en un mot, avait jeté sur les esprits une teinte sombre et terrible, et on ne doit plus s'étonner si l'on voyait froidement au théâtre des horreurs dont la réalité même ne faisait plus frémir.

La tragédie d'Othello obtint un grand succès, et l'analyse prouvera jusqu'à quel point Ducis a suivi l'original.

Othello, brave Africain, vient de sauver Venise en dispersant des révoltés armés contre elle. La fille du sénateur Odalbert lui a inspiré la passion la plus vive, et elle le paie d'un tendre retour ; mais son père se plaint au sénat de ce qu'il appelle une séduction. Othello paraît, et prouve que le récit de ses aventures et de ses exploits est le seul charme qu'il ait employé pour

séduire Eldemone. Le sénat laisse cette jeune fille libre de suivre Othello ou son père : l'amour la décide ; et Odalbert, furieux, sort en faisant naître, par ces vers, le germe de la jalousie dans l'ame de l'Africain :

Veille, Maure, sur elle : une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.

Cependant Lorédan, fils du doge, brûle en secret pour Eldemone ; il veut chercher la mort en combattant sous les étendards d'Othello, et il la prie de demander à son époux de l'emmener avec lui dans l'expédition qu'il prépare. Il instruit en même tems Eldemone du danger que court son père ; ses éclats immodérés ont excité la colère du sénat, et il est menacé d'être condamné par le tribunal des dix.

Othello entre : il est étonné de voir sortir un jeune homme de chez lui, et Pézare, son ami, excite encore ses

soupçons en lui parlant de la perfidie naturelle aux femmes de Venise. A peine Othello s'est-il retiré, qu'Odalbert force sa fille à signer un écrit qu'elle n'a pas lu, en la menaçant de se poignarder à ses yeux si elle ne lui obéit à l'instant. Cet écrit est une renonciation à l'hymen d'Othello. Odalbert veut donner sa fille à Lorédan, mais, indigné de ses refus, il lui rend la promesse qu'elle a signée, et la quitte transporté de fureur. Cependant, informée des périls nouveaux qui le menacent, de la perte entière de sa fortune, et de la misère à laquelle il va être réduit, la sensible Eldemone remet à Lorédan l'écrit qu'elle a signé par violence, et engage ce jeune homme à s'en servir auprès du doge pour obtenir la grâce d'Odalbert; elle lui confie encore un bandeau de diamans, dont Othello lui a fait présent, et le prie d'en

remettre le prix à son malheureux père. Lorédan n'exige, pour tous ces services, que de différer son hymen d'un seul jour : mais en vain le demande-t-elle au farouche Othello ; Pézare, qu'il a chargé de tout observer, vient lui apporter le bandeau de diamans, et l'écrit par lequel Eldemone promet de renoncer à lui : il lui assure qu'il les a trouvés sur Lorédan, qui avait voulu enlever l'infidelle, et auquel il vient d'arracher la vie.

La jalousie d'Othello se change en rage : il va trouver, au milieu de la nuit, Eldemone dans sa chambre à coucher. Ses cris la réveillent : il l'interroge d'un air terrible. Ses réponses, loin de le convaincre, ne servent qu'à l'irriter davantage ; il lui montre le billet et le bandeau, et lui dit comment ils sont venus dans ses mains. La tremblante Eldemone, en apprenant l'assassinat

de Lorédan, proteste de son innocence : mais les pleurs donnés à ce rival portent la fureur d'Othello à son comble, et le barbare lui plonge un poignard dans le sein. Bientôt le doge arrive avec Lorédan lui-même : Othello apprend, trop tard, que Pézare l'a trompé, et il expire accablé de remords.

Quoique le public fût familiarisé avec les spectacles les plus horribles, qu'on lui eût mis sous les yeux une femme mourant de faim, (*) un novice expirant dans un cachot rempli de cadavres, (**) un chef d'assassins se constituant le vengeur de la société, (***) quelques spectateurs, qui

---

(*) Camille, ou le Souterrein, jouée au théâtre Italien.

(**) Les Victimes Cloîtrées, au Théâtre Français.

(***) Robert, chef de brigands, au théâtre du Marais.

n'étaient point encore à la hauteur des circonstances, ne purent retenir l'indignation que leur inspira cet atroce dénouement ; un d'eux s'écria même, avec douleur : *C'est un Maure qui a fait cela : ce n'est pas un Français.* Et nous aimons à rapporter ce trait qui nous a été garanti par des gens dignes de foi.

Au reste, la tragédie d'Othello est un des ouvrages les mieux conçus, les mieux développés qu'on ait donnés depuis long-tems au théâtre ; elle renferme, d'ailleurs, de grandes beautés de détails et de versification, et quoique nous la mettions bien au-dessous de Zaïre, nous n'hésitons pas à la regarder comme une des meilleures du C. Ducis.

Le rôle d'Othello a mis le sceau à la réputation de Talma : cet acteur le joua avec une profondeur, une teinte de férocité qui l'ont placé au rang des plus célèbres tragédiens.

Il n'est pas aussi heureux dans les rôles qui exigent de la sensibilité ; mais il ressemble à tous les hommes, et s'exerce de préférence dans le genre qui lui est le plus opposé.

Qu'une actrice aimable et belle savoure avec délices l'encens que lui offrent ses adorateurs; que son amour-propre jouisse de toutes les applications que ses rôles offrent à sa personne, rien de mieux : on n'est pas femme et artiste sans avoir les nerfs vaniteux, très-susceptibles. Mais qu'on se donne la peine de coudre ensemble, sous le nom de comédie, quelques scènes propres à faire briller les grâces et les talens qu'on croit avoir; qu'on se charge du principal rôle dans une pièce dont le titre seul est une fadeur plus que ridicule, c'est avoir une soif d'applaudissemens, ou plutôt de complimens, qui ne devrait jamais tourmenter une femme réellement aimable, ou une actrice d'un

vrai talent. A quel motif pourrait-on attribuer la pièce intitulée : *Catherine*, ou *la Belle Fermière*, donnée, le 27 décembre 1792, au Théâtre de la République ? Cette comédie, en trois actes, qu'on a jouée jusqu'à satiété, est trop connue pour que nous en donnions une analyse fort étendue.

Catherine, malheureuse dans un premier hymen avec d'Orneville, a renoncé à l'amour, et ses chagrins la déterminent (on ne sait trop pourquoi) à prendre l'état de fermière. M. de Lussan, jeune homme riche et aimable, tombe amoureux d'elle; il lui soupçonne une naissance distinguée, et se fait recevoir dans la ferme sous le nom de Charles. Catherine, malgré ses sermens, trouve Charles aimable; mais elle a une rivale dans Elise d'Armincour, que de Lussan devait épouser, et qu'il abandonne. Sur ces entrefaites, un

voyageur, dont la chaise casse à quelques pas de la ferme, y reçoit un accueil hospitalier. Une longue, très-longue explication lui fait reconnaître Catherine pour sa bru, celle que son fils, mort depuis, a perfidement abandonnée : il lui donne trois ou quatre *misérables* millions qu'il apporte des Indes, et Catherine d'Orneville épouse Charles de Lussan.

Tel est le fonds romanesque de cet ouvrage, qu'on a tâché d'égayer par un rôle de fat qui aime toutes les femmes, et n'est aimé d'aucune. Cette pièce n'a ni la morale ni la couleur d'une comédie : mais mademoiselle Candeille, qui avait beaucoup de partisans, y chantait, y pinçait de la harpe ; à chaque instant on l'appelait *la belle fermière*, et jamais sans que le parterre galant ne sanctionnât l'épithète. On demanda l'auteur ; et quelles furent la

surprise et l'admiration quand on fit semblant d'apprendre que l'universelle M.lle Candeille était encore l'auteur d'un ouvrage dont ses talens et ses grâces, comme actrice, avaient assuré le succès. (*)

Un des premiers défauts de cette pièce est un style lâche, diffus et négligé : (**) on y remarque beaucoup

---

(*) Dans la préface de sa pièce, mademoiselle Candeille dit qu'elle ne l'avait d'abord intitulée que *Catherine*, et qu'en y ajoutant le nom de *la Belle Fermière*, elle n'avait fait que céder aux pressantes sollicitations de ses camarades.

(**) Malgré la faiblesse de cet ouvrage, quelques jaloux osèrent en contester la gloire à mademoiselle Candeille ; on alla même jusqu'à l'attribuer au célèbre et malheureux Vergniaud : il suffit de connaître la manière d'écrire de cet homme illustre pour rejeter une pareille assertion. D'ailleurs, si elle était fondée, elle ne ferait que prouver qu'on

de prétentions au sentiment, et des tirades interminables. L'ouvrage fut d'ailleurs fort bien joué, surtout par Devigny, Baptiste cadet et Michot: ce dernier mit dans le rôle très-court de d'Orneville une bonhomie, une rondeur, une vérité qui le firent paraître un des plus importans de la pièce.

Les comédiens du Théâtre de la Nation ne voulurent point paraître moins galans que ceux de la République, et, le 29 décembre, ils donnèrent la première représentation de *la Matinée d'une Jolie Femme.* Du moins M.lle Contat, chargée du rôle de la jolie femme, qui lui allait si bien, n'était pas l'auteur de la pièce.

M.me de Sénange, jeune veuve

---

peut être un très-grand orateur, et un auteur fort médiocre.

charmante, n'a pas été très-heureuse avec son époux ; elle craint les liens d'un second hymen, et, pour se soustraire aux dangers d'une passion, elle se livre à la société et à tous les plaisirs de son âge. Que fait-elle le matin en se levant ? Elle relit les billets que lui écrivent ses adorateurs : un seul a fait plus d'impression sur son cœur ; c'est celui de Dermancé, jeune homme plein de sentimens et de délicatesse. M.me de Sénange veut lui répondre ; mais, dès les premières lignes de sa lettre, elle s'aperçoit qu'elle va laisser échapper un aveu ; elle déchire le billet. La marchande de modes arrive : il faut choisir des chapeaux, et lancer le trait de la médisance sur toutes les femmes à qui la marchande va porter des bonnets. Melcour entre ; il plaisante la jolie veuve sur la faiblesse qu'il lui suppose pour Dermancé ; on se pique, on se fâche,

on se raccommode, et Melcour est invité à prendre le thé. M. Durantini, maître de musique, vient donner leçon à M.me de Sénange : il lui fait chanter une romance nouvelle, dont les paroles sont de Dermancé. C'est pour elle qu'il l'a faite : il en devient plus aimable, plus intéressant. Enfin arrive nombreuse compagnie, qui interrompt un tête à tête dangereux qu'on a avec Dermancé. On tremble de voir venir M.me de Norblain, femme savante, *encyclopédie vivante*, qui ne cesse de parler beaux arts, ou de gronder sa fille. On annonce : c'est M.me de Norblain. On sert le thé : les dames s'amusent aux dépens de la savante, qui leur riposte avec aigreur ; Melcour rétablit la paix. Il est question d'aller voir une course à Vincennes : un jeune agréable, Belford, se présente. Il se charge de deux dames : il a un phaéton *délicieux, et d'une hauteur!*

Tout le monde part : M.me de Sénange reste seule avec Dermancé. Il est si pressant, si soumis, qu'elle finit par vaincre son aversion pour le mariage, et lui donner sa main.

Cette pièce, qu'on ne peut appeler une comédie, puisqu'elle n'offre ni plan, ni action, ni intérêt, n'est qu'un tissu de conversations bien précieuses, bien papillottées. Si les Sylphes ont un théâtre, tel doit en être à peu près le goût : le style de la Matinée d'une Jolie Femme est un jargon tout à fait aérien. Cette pièce qui, comme toutes celles de Vigée, ne prouve que de l'esprit, est bien loin du Cercle de Poinsinet : elle en a tous les défauts, sans en avoir l'originalité. Elle obtint, dans la nouveauté, un succès dû tout entier à l'ensemble avec lequel elle fut jouée : M.lle Contat s'y montra sous les formes les plus aimables ; Fleury, Saint-Phal, Larochelle,

et mesdemoiselles Mézeray et Devienne y furent fort applaudis ; mais, heureusement pour l'art dramatique, le succès de cet ouvrage ne fut qu'éphémère, et il restera dans l'oubli comme toutes les pièces qui ne présentent qu'un mielleux pointillage, et qui n'offrent ni caractère, ni verve, ni imagination.

La convention nationale était assemblée depuis quelques mois, et, dès les premiers jours, elle s'était divisée en deux partis, dont l'un, appelé celui de *la gironde*, voulait établir un gouvernement fondé sur la justice ; et l'autre, surnommé *la montagne*, n'avait d'autre principe que la destruction, d'autre but que l'assassinat.

Cette exécrable faction était en minorité non-seulement dans l'assemblée où elle siégeait, mais encore dans toute l'étendue de la Fran-

ce : cependant l'audace de ses chefs, la fausse popularité de ses maximes, et surtout la faiblesse des honnêtes gens, lui donnaient une force qui s'accroissait de jour en jour, et qui, semblable à un torrent dévastateur, devait bientôt entraîner dans ses débordemens tout ce qui se trouverait sur son passage.

Un auteur dramatique, indigné de la faiblesse des magistrats, eut le courage de dénoncer à la société ce vil ramas de brigands, et d'imprimer sur leur front le cachet de l'opprobre et de l'ignominie : *Laya*, seul osa descendre dans l'arène, et chatier avec le fouet du ridicule des monstres qu'épargnait le glaive de la justice. *L'Ami des Lois*, comédie en cinq actes et en vers, fut jouée, pour la première fois, le 3 janvier 1793, et obtint un succès d'enthousiasme : nous allons en présenter une analyse fidelle.

Versac, homme franc et loyal, mais ami de l'ancien régime, parce qu'il tient au préjugé de la noblesse, a une fille dont trois rivaux se disputent la main ; le premier, soutenu par madame Versac, est un certain Nomophage, factieux, déguisé sous le masque du patriotisme, et profondément scélérat ; le second est Dorlis, ci-devant noble, mais partisan de la révolution, et ami de l'ordre, des lois et de la justice ; le troisième, nommé Filtos, est un jeune homme né pour la vertu, que des maximes dangereuses, et de mauvais exemples ont entraîné sous la bannière des factieux.

Nomophage, pour écarter Dorlis, emploie Duricrane et Claude, journalistes incendiaires, dont le talent est d'agiter les groupes, et de les faire mouvoir à leur gré. Ces brigands ont trouvé une liste de personnes à qui Dorlis distribue vingt

sous par jour ; il ne leur en faut pas davantage pour animer le peuple contre lui : c'est un embaucheur, un contre-révolutionnaire : sa maison est mise au pillage, et son portefeuille n'est sauvé que par la fidélité de Bernard, son intendant. Bientôt il apprend que les furieux en veulent à ses jours, et qu'ils entourent la maison de Versac : celui-ci en prend occasion pour calomnier le peuple. Ce n'est point lui, s'écrie Forlis, qui se porte à ces abominations : ce peuple est trop grand, trop généreux.

Il faut tromper son bras pour le conduire au crime.

Forlis, toujours calme, s'arrache des bras de ses amis : il s'élance vers la horde sanguinaire ; sa contenance l'étonne, sa fermeté le désarme : il réclame la loi, et le peuple l'accompagne jusqu'au tribunal. Les malheureux qui, sans ses secours, auraient peut-être été obligés de quitter

la France, ou que la misère aurait poussés vers le crime, se présentent, se nomment, et bénissent leur bienfaiteur.

Ainsi se trouve expliqué le secret de cette liste dont on voulait lui faire un crime. Le peuple, attendri, le porte en triomphe jusque chez Versac, où le perfide Nomophage veut encore le séduire par des lieux communs de patriotisme : mais c'est en vain ; il est chargé de chaînes, et envoyé dans une prison, où sa conduite doit être sévèrement examinée.

Versac revient de son entêtement ; il reconnaît que le peuple est toujours bon, toujours juste, lorsqu'il n'est pas égaré par les méchans, et il n'hésite plus à donner sa fille à Dorlis.

Malgré la nullité de l'intrigue, cet ouvrage n'est pas dénué de mérite ;

les portraits sont dessinés avec force, et sans doute la ressemblance en était bien frappante, puisque le public y reconnut sur-le-champ les principaux chefs des anarchistes. (*)

Le style offre souvent de la chaleur, de l'énergie, quoiqu'en général il se ressente un peu de la précipitation avec laquelle l'ouvrage a été écrit. Les vers suivans, qui furent applaudis avec transport, pourront en donner une idée : Forlis veut prouver à Nomophage que la république a d'autres ennemis que ceux d'outre Rhin.

Ce sont tous ces jongleurs, patriotes de places,
D'un faste de civisme entourant leurs grimaces,
Prêcheurs d'égalité, pétris d'ambition;
Ces faux adorateurs dont la dévotion

(*) Tout le monde reconnut Robespierre dans Nomophage, et Marat dans Duricrane.

N'est qu'un dehors plâtré, n'est qu'une hypocrisie;
Ces bons et francs croyans dont l'ame apostasie,
Qui, pour faire haïr le plus beau don des cieux,
Nous font la liberté sanguinaire comme eux:
Mais, non, la liberté, chez eux méconnaissable,
A fondé dans nos cœurs son trône impérissable.
Que tous ces charlatans, populaires larrons,
Et de patriotisme insolens fanfarons,
Purgent de leur aspect cette terre affranchie!
Guerre! guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie!
Royalistes-tyrans, tyrans-républicains,
Tombez devant les lois; voilà vos souverains.
Honteux d'avoir été, plus honteux encor d'être,
Brigands, l'ombre a passé; songez à disparaître.

Honneur à l'écrivain qui, dans ces tems affreux, eut le courage de proclamer de pareils principes! honneur aux comédiens qui ont reçu et représenté son ouvrage! ils se sont associés à sa gloire, et ont bien mérité de leur pays.

Les annales du théâtre offrent peu d'exemples d'un succès aussi grand que celui de l'Ami des Lois : avant

trois heures du soir, toutes les rues voisines de la comédie française étaient encombrées de spectateurs accourus des divers points de la capitale. Tous les passages contre l'anarchie excitaient le plus vif enthousiasme, et l'auteur, demandé à chaque représentation, venait recueillir les applaudissemens d'un public au comble de l'ivresse.

Quelques brigands voulurent en vain troubler la tranquillité : ils furent contraints de dévorer leur dépit. Mais bientôt l'antre des Jacobins et la commune de Paris retentirent de leurs vociférations ; le parterre fut dénoncé comme un rassemblement d'émigrés, de contre-révolutionnaires, et, sur le réquisitoire d'Anaxagoras Chaumette, (*) le conseil général de

---

(*) .Ce monstre était procureur de la commune sous le règne de la terreur : il

la commune défendit la représentation de l'Ami des Lois : l'arrêté fut placardé le 12 janvier dans Paris. Les comédiens, qui n'en avaient pas eu une communication officielle, avaient aussi affiché la pièce pour ce même jour, et une foule innombrable se porta au Théâtre Français : les loges, les couloirs, le théâtre même étaient obstrués par cette quantité immense de spectateurs. Les cris de *l'Ami des Lois ! l'Ami des Lois !* partirent au même instant de tous les points de la salle : une faible opposition voulut se faire entendre ; elle fut étouffée par une imposante majorité, et les perturbateurs, froissés, mutilés, furent honteusement jetés à la porte.

La toile est enfin levée, et les

---

fut guillotiné lorsque les scélérats s'entr'égorgèrent.

comédiens donnent connaissance au public de l'arrêté de la commune ; mais il est couvert de huées et de sifflets ; les cris : *la pièce ! la pièce !* redoublent avec une nouvelle violence, et bientôt le tumulte est à son comble.

Le fameux Santerre (*) crut que son uniforme allait faire trembler le public ; il se présenta avec une vingtaine de coupe-jarrets formant son état-major, et s'écria avec impudeur que la pièce ne serait pas jouée. (**) *A la porte ! Silence ! A bas le généralmousseux !* (***) s'écrie-t-on

---

(*) Commandant de la garde nationale parisienne, si célèbre par le roulement des tambours lors de l'exécution de Louis XVI.

(**) La salle était entourée de troupes, et deux pièces de canon étaient braquées au coin de la rue de Bussy.

(***) Il était et il est encore brasseur au

de toutes parts : *nous voulons la pièce; la pièce ou la mort.* Santerre, malgré ses épaulettes, fut forcé de se retirer au milieu des huées, et vint vomir au conseil général les plus affreuses calomnies contre le parterre, où il prétendait avoir reconnu un grand nombre d'émigrés.

Cependant il se faisait tard, et le désordre allait toujours croissant, lorsque Chambon, (*) maire de Paris, se présente : il invite le public

---

faubourg Saint-Antoine. Un plaisant a ainsi fait son épitaphe :

Ci-gît le général Santerre,
Qui n'eut de Mars que la bierre.

(*) Chambon était un médecin fort honnête homme, et à peu près le seul qui fût alors dans la commune de Paris, mais il était d'un caractère extrêmement faible. Il fut tellement pressé au Théâtre Français, qu'il lui en resta une incommodité, des

au calme, à la modération, et s'exprime avec cette décence, cette dignité qui doivent caractériser un magistrat du peuple. Mais les spectateurs exaltés sont sourds à ses exhortations; ils le pressent, l'entourent de tous côtés, et lui parlent avec violence : en vain il veut se retirer pour prendre les ordres du conseil général de la commune ; personne n'a confiance dans cette caverne de brigands, et c'est à la convention nationale même que l'on l'engage à en référer.

Cette assemblée était en permanence pour le jugement du malheureux Louis XVI, lorsqu'elle reçut la lettre du maire de Paris. Le C. Laya, qui lui avait fait l'hommage de sa pièce, n'ayant pu se faire entendre à la barre,

---

suites de laquelle il mourut peu de tems après.

lui envoya la réclamation suivante, que nous croyons devoir rapporter:

CITOYENS LÉGISLATEURS,

« Un grand abus d'autorité vient « d'être commis contre un citoyen « dont le crime est de proclamer « les lois, l'ordre et les mœurs : on « a anticipé sur la décision de votre « commission d'instruction, à laquel- « le vous avez renvoyé l'examen d'un « ouvrage intitulé : *l'Ami des Lois.* « Je me suis rallié dans cet ouvrage « aux principes éternels de la rai- « son ; c'était m'identifier avec vous, « et l'on vous a calomniés dans le « disciple qui ne faisait que répé- « ter vos leçons. Les faux mon- « nayeurs en patriotisme ont affecté « de faire croire que j'avais imprimé « à la place de leur effigie celle des « plus honnêtes patriotes. C'est ainsi « que, du tems de Molière, les tar-

« tuffes prétendirent que le poëte
« avait voulu jouer le véritable
« homme pieux. Un de vos décrets,
« citoyens, punit de mort quicon-
« que tendra au démembrement de
« la république : qu'ai-je donc fait ?
« J'ai marqué du fer chaud de l'in-
« famie le front des anarchistes *dé-*
« *membreurs*, tandis que ma main,
« d'un autre côté, attachait l'auréole
« civique sur celui d'un véritable
« patriote tenant à l'unité du gou-
« vernement. La commune, en sus-
« pendant les représentations de mon
« ouvrage, argumente d'une préten-
« due fermentation alarmante dans
« les circonstances : le trouble qui
« se manifeste aujourd'hui n'est dû
« qu'à son arrêté placardé à l'heure
« même où le public était déjà rassem-
« blé pour prendre des billets. C'est à
« la cinquième représentation, après
« quatre épreuves paisibles, qu'elle
« ose suspendre l'Ami des Lois. Com-

« ment justifiera-t-elle, cette com-
« mune, (et je dénonce ce fait)
« l'ordre qu'elle vient d'intimer aux
« comédiens à l'instant où je par-
« tais pour me présenter devant vous?
« Cet ordre porte que les comé-
« diens seront tenus de lui soumettre,
« tous les huit jours, le répertoire
« de la semaine, pour censurer, ar-
« rêter ou laisser passer les pièces
« de théâtre au gré de ses caprices.
« Ainsi, l'ancienne police vient de
« ressusciter sous l'écharpe munici-
« pale. Comment se justifiera-t-elle,
« cette commune, d'oser regarder et
« de faire courir les comédiens com-
« me ses valets? de les avoir mandés,
« il y a quatre jours, pour les tanser
« de ce qu'ils venaient de représen-
« ter le Cid, (*) tandis qu'elle to-

(*) Les vandales proscrivaient ce chef-d'œuvre, parce qu'il y a un rôle de roi.

« lère sur d'autres théâtres (*) et « le Cid et l'Orphelin de la Chine ? « A-t-elle donc oublié encore que « les despotes de Versailles voyaient « chaque jour représenter et Brutus, « et la Mort de César, et Guil- « laume-Tell ? etc. Ah ! sans doute, « il est tems de s'élever contre ces « *modernes gentilshommes de la* « *chambre.* Où en sommes-nous « donc, citoyens, si celui qui prê- « che l'obéissance aux lois est con- « damnable ? S'il en est ainsi, cou- « vrez-vous de cendres, ô vous à qui « il reste encore quelque portion « d'ame et d'humanité, et courez « vous ensevelir dans les déserts !

« Non, je n'ai point fait, comme « on ose le dire, de mon art, qui doit

---

(*) Allusion au théâtre de la rue de Richelieu, qui était favorisé par la commune et les jacobins.

« être l'école du civisme et des mœurs, « la satire des individus. De traits « épars dans la révolution : j'ai com- « posé les formes de mes personna- « ges : je n'ai point vu tel et tel ; j'ai « vu les hommes.

« Etranger à l'intrigue, étranger « aux factions je vis avec mon cœur « seulement, et mes amis ; je ne « connais point, je n'ai jamais vu « ce citoyen (*) que des échos d'im- « posture ont déjà proclamé le ré- « munérateur de mon civisme. Que « celui qui a acheté ma plume se « présente, qu'il parle, s'il ose ! « Elle ne sera jamais vendue, cette « plume, qu'au saint amour des lois « et de la liberté ! Je ne connais « que ma conscience, je suis fort

---

(*) Les jacobins disaient, dans leurs feuilles sanguinaires, que Rolland, ministre de l'intérieur, avait demandé et payé l'Ami des Lois.

« d'elle : ils m'attaquent, ces gens
« qui ont intérêt à ce que le peuple
« soit méchant, parce que j'ai prouvé
« dans mon ouvrage qu'il est bon,
« essentiellement bon, parce que je
« l'ai vengé des calomnies qui lui
« attribuent les crimes des brigands.
« Citoyens, je ne vois que vous, que
« la loi que vous dictez au nom du
« peuple, et je me sens plus libre et
« plus grand, en lui soumettant ma
« volonté, que ces misérables escla-
« ves qui prêchent la désobéissance
« à vos décrets.

« *Signé* LAYA. »

La lettre du maire de Paris excita, pour ainsi dire, autant de tumulte à la convention qu'à la comédie : mais, enfin, sur la motion de Kersaint, (*) elle passa à l'ordre du jour, motivé sur

---

(*) Fameux marin, mort sur l'échafaud pendant la terreur.

ce qu'aucune loi n'autorisait la commune à violer la liberté des théâtres. Ce décret, envoyé au Théâtre de la Nation, fut proclamé au milieu des applaudissemens, et la pièce fut jouée dans le plus grand calme. Il était près d'une heure du matin lorsque le public se retira.

Le conseil général de la commune se vengea sur le maire de l'affront qu'il avait essuyé; on l'accabla d'outrages quand il fut de retour à l'Hôtel de Ville, et, sur le réquisitoire de Réal, (*) on censura la conduite de ce magistrat, dont tout le crime était d'avoir fait exécuter la loi.

Le lendemain, 13 janvier, on jouait Sémiramis et la Matinée d'une Jolie Femme.

Entre les deux pièces, le public

(*) Il était alors substitut de Chaumette : il est maintenant conseiller d'état.

demanda fortement *l'Ami des Lois;* mais Dazincourt, s'avançant sur la scène, observa que l'ame de ses camarades et celle de l'auteur, souffrant encore des calomnies que la malveillance répandait contre cet ouvrage, il était fort à desirer que les esprits prévenus se persuadassent, par la lecture de la pièce, que les principes en étaient purs, et que Laya et les comédiens attendaient l'épreuve de quelques jours avant de la représenter. Le vœu bien prononcé du parterre repoussa toute espèce de délai, et, pour y satisfaire, Dazincourt, au nom de sa société, fut obligé de promettre que l'ouvrage serait joué le mardi suivant, 14 janvier.

Les jacobins de la commune, n'ayant aucun moyen de s'opposer à cette représentation, résolurent cependant de l'empêcher par toutes les voies possibles, et, sous le prétexte de troubles dont Paris était menacé, ils or-

donnèrent, par un arrêté du 13, que tous les spectacles seraient fermés jusqu'à nouvel ordre.

Cet arrêté était à peine rendu, qu'il fut cassé par le conseil exécutif provisoire : celui-ci, en traitant de chimériques les craintes que l'on avait conçues sur la situation de Paris, engageait cependant les directeurs de spectacles à ne pas représenter les ouvrages qui pourraient exciter des rixes entre les citoyens, et troubler la tranquillité publique.

La commune ne se tint pas pour battue, et argua de cette disposition pour prohiber, par un nouvel arrêté, les représentations de l'Ami des Lois : en conséquence, les comédiens, qui l'avaient promis pour le 14, affichèrent l'Avare et le Médecin malgré lui. La foule n'en fut pas moins grande, et la soirée moins orageuse. La salle était entourée de soldats et de canons ; la police avait vomi tous ses

limiers; enfin, la place de la Comédie ressemblait à une véritable place d'armes. Mais tous ces préparatifs guerriers n'empêchèrent pas le public de demander l'Ami des Lois : les comédiens s'y refusèrent absolument, et le tumulte était parvenu à son comble, lorsque Santerre entra avec la force armée, et une députation de la commune.

A bas les *gueux* du 2 septembre! s'écria-t-on de toutes parts; à bas les assassins!

Santerre, sans se décontenancer, fit connaître l'intention de parler au public, et, ayant obtenu un moment de silence, il dit que la pièce n'étant point affichée, on n'avait pas le droit de la faire jouer, et qu'il ferait arrêter le premier qui se permettrait la moindre interruption. Les mots de brigands, d'assassins furent répétés au même instant par tous les échos de la salle; et le parterre, voyant qu'il ne

pouvait faire représenter l'Ami des Lois, demanda qu'au moins la lecture en fût faite sur le théâtre : plusieurs jeunes gens s'y élancèrent aussitôt, et la pièce fut lue au milieu des transports du plus vif enthousiasme.

L'Avare et le Médecin malgré lui ne furent pas joués, et il était plus de dix heures du soir lorsque le calme fut rétabli. Ainsi se terminèrent les représentations de l'Ami des Lois.

Nous rendrons compte de la reprise à l'époque où elle fut donnée : les tems étaient bien changés !

Le Théâtre de la rue de Richelieu joua aussi, dans le même tems, une pièce de circonstance, qui, sans avoir produit une aussi grande sensation que l'Ami des Lois, commença par les scènes les plus bouffonnes, et finit par les plus tragiques.

Nous voulons parler d'une pièce en quatre actes et en prose, intitulée : *le Général Dumouriez à Bruxelles*,

ou *les Vivandiers*, dont la première représentation eut lieu le 23 janvier 1793.

Rien de plus bizarre, de plus extravagant que cet ouvrage, dont tout le mérite consistait dans des marches, combats et évolutions militaires. Les spectateurs, malgré leur indulgence pour les pièces de ce genre, ne purent s'empêcher de témoigner leur mécontentement : cependant la pièce alla jusqu'à la fin, et l'auteur étant demandé par quelques voix officieuses, mademoiselle Candeille s'avançait pour le nommer, lorsque tout à coup une femme, vieille et laide, se présente aux premières loges, et s'écrie : « Citoyens, vous demandez « l'auteur, le voici; c'est moi, c'est « Olympe Degouge : si vous n'avez « pas trouvé la pièce bonne, c'est « que les acteurs l'ont horriblement « jouée. » A ces mots, les éclats de rire et les sifflets partirent de tous cô-

tés. Mademoiselle Candeille, interdite, assura que ses camarades avaient fait tous les efforts possibles pour soutenir la pièce. Vous avez bien joué, criait le public indigné; c'est l'ouvrage qui est détestable. Olympe Degouge faisait toujours tête à l'orage; mais les spectateurs s'étant portés dans les corridors, les uns l'accablèrent des sarcasmes les plus amers, et les autres la suivirent jusque dans la rue, en lui redemandant leur argent.

Le sort de la pièce fut décidé à la seconde représentation : le parterre ne voulut point qu'elle fût achevée, et, pour dissiper l'ennui qu'elle leur avait inspiré, la plupart des spectateurs s'élancèrent sur le théâtre, et dansèrent *la carmagnole* (*) autour de

(*) Chanson révolutionnaire, aussi ordurière que barbare.

l'arbre de la liberté, tandis que les autres faisaient chorus dans la salle.

Olympe Degouge publia un mémoire, dans lequel elle attribuait cet évènement à une cabale des comédiens. « Les misérables, disait-elle, me reprochent mon incivisme, parce que je me suis proposée pour défenseur officieux de Louis XVI; parce que j'ai pensé que sa mort était inutile, et pourrait devenir funeste à la république. J'ai eu à me plaindre du Théâtre de la Nation; je me suis prononcée contre lui dans le tems de son despotisme : je le défends aujourd'hui qu'on le persécute, et s'il voulait prouver combien il est au-dessus de son faible rival, il mettrait sur-le-champ ma pièce en répétition, et ressusciterait un ouvrage républicain massacré par le Théâtre de la République. Au reste, le sort de tous les grands hommes est d'être persécutés, et l'auteur du Con-

trat Social n'a pas éprouvé plus d'injustice et de dégoûts que je n'en ai moi-même reçus pour ma pièce nationale. »

La malheureuse Olympe ne prévoyait pas que cet ouvrage, si brûlant de patriotisme, deviendrait un jour son acte d'accusation, qu'on y verrait une preuve de complicité avec le général Dumouriez, et qu'enfin il la conduirait sur un échafaud. Leçon terrible pour les gens de lettres qui prostituent leurs plumes à la louange des gees vivans, et qui osent anticiper sur le jugement des siècles et de la postérité !

Picard, l'un de nos premiers auteurs comiques, n'était alors connu que par quelques productions éphémères jouées sur les petits théâtres, mais qui toutes portaient le cachet d'un esprit original, et promettaient à la scène française un auteur distingué.

Le Conteur, ou *les deux Postes,* comédie en trois actes et en prose, est le premier ouvrage qu'il ait donné aux grands théâtres : il fut joué, pour la première fois, le 4 février 1793, sur celui de la Nation, et obtint un succès prodigieux.

Des détails très-gais, un dialogue rapide, un comique franc et sans afféterie, firent passer sur les invraisemblances qu'offre cet ouvrage, et sur le défaut d'unité de lieux que le sujet rendait inévitable, puisqu'il s'agit d'un père qui court d'auberge en auberge après le ravisseur de sa fille.

Nous reparlerons plus d'une fois de Picard dans la suite de cet ouvrage, et nous nous plairons à annoncer les nombreux succès de ce charmant auteur, que ses amis mettent au-dessus de Dancourt, et que ses ennemis placent à côté de Molière.

Le bruit s'était répandu, depuis quelques jours, qu'une représentation

de l'Ami des Lois serait incessamment donnée pour les frais de la guerre : aussi, après la première représentation du Conteur, cette pièce fut-elle demandée vivement par le public. Dazincourt, qui venait de jouer avec beaucoup de talent le rôle de Dupré, s'avança sur la scène, et s'exprima en ces termes :

« Citoyens, ce théâtre, le plus ancien et le plus persécuté de tous, dont on calomnie même les actes de bienfaisance, ne peut être garant que de son aveugle soumission à la loi, et de son entier dévouement à vos moindres desirs : nous sommes informés que des réclamations s'élèvent contre la prochaine représentation de l'Ami des Lois. L'emploi que nous avons annoncé du produit de la recette ne peut laisser aucun doute sur la pureté de nos intentions. Si vous consentez à nous continuer les bontés

« dont vous nous comblez tous les « jours, n'exigez pas les représenta- « tions d'un ouvrage dont les suites « pourraient nous devenir funestes. »

En effet, un orage terrible devait bientôt éclater sur la comédie française, et la suite prouvera que les craintes de Dazincourt n'étaient que trop bien fondées.

Nous avons déjà rendu compte de deux drames, qui montrent, sous les couleurs les plus terribles, jusqu'à quel point se portait la vengeance des moines et des religieuses : après Mélanie et les Victimes Cloîtrées, il semble que la matière est épuisée, et l'horreur parvenue à son comble ; c'est cependant sur les mêmes fondemens que Chénier a bâti sa tragédie de *Fénélon*, représentée, pour la première fois, le 9 février 1793, sur le Théâtre de la rue de Richelieu.

Une jeune fille élevée dans un

couvent est sur le point de prononcer ses vœux ; on attend ce jour même le prélat qui doit les recevoir, et ce prélat c'est Fénélon : la jeune novice, qui se nomme Amélie, envisageant de plus près ce terrible moment, réfléchissant pour la première fois sur le sort de ses parens, dont on ne lui a jamais donné connaissance, avoue sa répugnance à la religieuse qui a soigné son éducation, et à l'abbesse elle-même. Celle-ci, courroucée d'un dégoût qu'elle ne pouvait prévoir, lui dit qu'il n'est plus tems de réfléchir, et que sa naissance, si elle la connaissait, la forcerait à rougir. Cette idée, loin de décourager Amélie, la fortifie encore dans sa résolution : elle apprend d'ailleurs qu'une malheureuse, forcée comme elle au sacrifice de sa liberté, est depuis quinze ans renfermée dans un souterrein : elle parvient à y pénétrer, et reconnait que cette infortunée est sa mère. Bientôt elle a

franchi les murs du couvent, et elle se rend au palais de Fénélon qui venait d'arriver à Arras. Fénélon, dont les principes sont humains et tolérans, apprend ses malheurs, ceux de sa mère, vole au souterrein, et en fait sortir, sous les yeux de l'abbesse, la mère et la fille, ainsi que la religieuse indulgente qui les a si bien servies l'une et l'autre. La mère trouve, dans un ami de Fénélon qui s'est fixé à Cambrai, le père d'Amélie; c'est Delmance, avec lequel elle était unie par un hymen secret.

Fénélon comble leurs vœux en les réunissant, et ils tombent aux pieds de leur bienfaiteur. (*)

Tel est le plan de la tragédie, ou plutôt du drame de Chénier, et, en effet, ce dernier titre eût été plus

---

(*) Ce trait, attribué à Fénélon par l'auteur, appartient à Fléchier.

modeste, et est d'ailleurs le seul qui convienne au genre de l'ouvrage. Quoique les évènemens en paraissent un peu romanesques, on ne peut nier que les situations ne soient en général très-pathétiques, le style correct, élégant, plein de vers heureux, et enfin le caractère de Fénélon dessiné de la manière la plus touchante.

Ce prélat paraît entouré de toutes ses vertus; il professe une morale douce, patriarchale, digne des premiers pères de l'église, et enfin il fait chérir, par ses discours et par ses actions, la divinité dont il est l'image.

Cette pièce, l'une des meilleures de Chénier, a cependant éprouvé des censures amères, et presque toutes injustes : la raison en est simple ; Chénier est connu en politique, par des principes qui ne sont pas ceux de ses adversaires, et ceux-ci, confondant l'homme de lettres avec

l'homme public, s'occupent de l'auteur, au lieu d'examiner l'ouvrage, dont ils ne remarquent les défauts qu'à travers le microscope révolutionnaire. Ces hommes sont, sans doute, bien insensés, et ressemblent à ce peintre qui trouvait détestable un chef-d'œuvre de sculpture, parce que l'auteur avait composé jadis un mauvais dessein.

Monvel a mis au rôle de Fénélon le cachet de son précieux talent : aussi le public n'a-t-il jamais manqué de lui appliquer ce vers de Delmance à Fénélon.

Où prenez-vous ce bon qui n'appartient qu'à vous?

Les derniers jours du mois de février 1793 ne sont remarquables que par les débuts de Mlle Imbert, dans la tragédie, au Théâtre de la Nation, et par une comédie en un acte et en prose, ayant pour titre : *le Maire de Village*, qui y fut jouée le 22 pour la première fois, et

dont l'auteur était Laüs de Boissy.

Le succès de dontla Matinée d'une Jolie Femme donna lieu à *la Soirée d'une Vieille Femme*, comédie en deux actes et en vers : ces deux pièces furent représentées le 25 mars 1793. Le public, justement idolâtre du talent de M.lle Contat, et sachant qu'elle devait jouer les deux principaux personnages, se porta en foule à cette représentation qui, en effet, promettait un contraste piquant. L'attente du public fut malheureusement trompée : une femme septuagénaire, douce, aimable, tolérante pour la jeunesse, et qui passe sa soirée à faire de bonnes actions, est un caractère qui ne convient point au genre de talent de M.lle Contat, et qui d'ailleurs a le défaut de n'être point naturel. Le vieillard est presque toujours chagrin, grondeur, et, comme l'a dit Horace,

Laudator temporis acti.

Quelque soin qu'eût prit Made-

moiselle Contat pour se grimer, sa fraîcheur, sa jeunesse, et l'éclat de ses yeux trahissaient trop l'imposture, pour qu'on pût se prêter à l'illusion. Plus on voit, d'ailleurs, de femmes vieilles et laides épuiser les ressources de l'art pour se rajeunir, plus on conçoit difficilement que celles qui sont jeunes et jolies puissent se couvrir du masque de la laideur. Sous ce rapport, rien n'est moins juste que la comparaison si souvent établie entre le monde et le théâtre.

Le public ne vit qu'avec un sentiment pénible les rides qui sillonnaient le front de M.lle Contat, et déclara qu'il aimait mieux la voir dans sa Matinée que dans sa Soirée. L'auteur de la pièce ne fut point nommé.

D'après un usage établi depuis longtems, l'année théâtrale ne commence qu'à Pâques ; c'est à cette époque

que se changent ou que se renouvellent les engagemens, et jusqu'alors les grands théâtres avaient toujours été fermés pendant une quinzaine, soit pour laisser aux directeurs le tems de réorganiser leurs entreprises, soit pour accorder aux comédiens quelques jours de repos après une année entière de travail.

Depuis 1793, l'usage des clôtures ne subsiste plus, et nous croyons en trouver la cause dans l'intérêt des propriétaires à qui ils faisaient perdre quinze jours d'exploitation dans un tems où la saison peu avancée est encore très-favorable aux spectacles.

Le Théâtre de la Nation et celui de la rue de Richelieu firent, au mois d'avril, deux acquisitions précieuses ; le premier dans la personne de M.lle Lange ; et l'autre dans celle de Baptiste aîné.

M.lle Lange, qui avait d'abord été attachée au Théâtre Français, y reparut d'une manière brillante dans

Mahomet, la Feinte par Amour, la Fausse Agnès, etc. Cette jeune actrice, douée d'un physique enchanteur, d'un organe agréable, et d'une douce sensibilité, a fait, pendant quelques années les délices de la scène. (*)

Baptiste aîné jouait, depuis quelques années, avec distinction, à un nouveau théâtre établi au Marais sous les auspices du fameux Beau-

---

(*) Elle n'est pas moins célèbre dans le monde par ses aventures galantes, et surtout par le fameux procès contre un riche négociant hambourgeois, qu'elle avait abandonné après lui avoir donné une fille, nommée Paméla. (*) Les tribunaux ont long-tems retenti de cette affaire scandaleuse, qui présentait, d'un côté, une femme

(*) Mademoiselle Lange avait ainsi nommé sa fille, à cause du succès de la pièce de Paméla, où elle jouait le principal personnage, et dont nous rendrons compte dans la suite de cette histoire.

marchais : il y avait créé le rôle du comte Almaviva dans la Mère Coupable, et ses succès dans le Glorieux, dans Robert, Chef de Brigands, et d'autres ouvrages, avaient déterminé les directeurs du Théâtre de la rue de Richelieu à s'attacher cet estimable comédien.

Ses débuts dans la Coquette Corrigée, dans Nanine, l'Homme Singulier, la Métromanie, etc., furent vus avec le plus grand intérêt; et de-

---

jeune et jolie, réclamant son enfant avec toute la tendresse d'une mère; et de l'autre, un amant courroucé, voulant le lui ravir pour l'arracher à la contagion de l'exemple et des mauvaises mœurs. Mais les détails de cette aventure sont étrangers à notre ouvrage, et nous renvoyons ceux qui voudraient les connaître à la collection des causes célèbres, ou plutôt à la chronique galante de la fin du siècle dernier.

puis cette époque, il demeura chargé des premiers rôles dans la comédie.

Nous nous sommes déjà expliqué sur le talent comique de Demoustier, et nous ne pourrions répéter, à l'égard des *Femmes*, ouvrage de cet auteur, joué, au Théâtre de la Nation, le 19 avril 1793, que ce que nous avons déjà dit d'une manière très-détaillée en parlant de la pièce du Conciliateur.

Sept femmes, ennemies des hommes, vivent à la campagne : un jeune officier, plus femme qu'elles, soupire, comme un autre Renaud, aux pieds de ces nouvelles Armides, au lieu d'aller rejoindre son régiment. Lisidor, son oncle, espèce de *roué* qui eut jadis des liaisons avec madame de Saint-Clair, maîtresse de la maison, vient arracher son neveu à la mollesse et à l'oisiveté. Madame de Saint-Clair, qui chérit encore l'infidèle, apprend qu'il a perdu une

place lucrative : elle vole sur-le-champ à Paris ; obtient du ministre sa réintégration, et la lui rapporte en lui offrant sa main, et en donnant à son neveu celle d'Eugénie, sa fille, qu'il avait distinguée parmi ses compagnes.

On voit combien un pareil cadre est faible pour une comédie en quatre actes et en vers ; aussi l'auteur fut-il forcé de la réduire en trois. Mais, quelque succès qu'elle ait obtenu depuis, soit par le jeu des acteurs, soit par une suite de la corruption du goût, il n'en est pas moins vrai que cet ouvrage n'est qu'un recueil de fades et insipides madrigaux ; qu'il ne peut inspirer aucun intérêt ; qu'il offre des tableaux capables de faire rougir la décence ; et qu'enfin, il est d'autant plus dangereux, que les jeunes gens, éblouis par le faux brillant des idées, et le clinquant du style, le pren-

dront plutôt pour modèle que les immortels chefs-d'œuvres de nos grands auteurs comiques.

Cette pièce *à l'eau rose* fut suivie d'un drame bien noir, en quatre actes et en vers, ayant pour titre : *Adèle de Crécy*, joué le 3 mai, et dont le succès ne s'est pas soutenu.

Cet ouvrage, plein d'incidens romanesques, et d'invraisemblances, est dirigé contre le droit d'aînesse, dont l'abolition est un des bienfaits du nouveau régime. Un jeune homme ambitieux ne peut voir, sans frémir, toute la fortune paternelle passer dans les mains de son frère aîné ; il n'est pas de crimes qu'il ne commette pour s'en rendre possesseur, et lorsqu'il en reçoit la juste punition, son repentir amer prouve qu'il n'eût jamais été coupable sans une loi barbare qui avait étouffé en lui la nature et l'honneur.

L'auteur de ce drame est Dercy ; auteur des opéra de la Caverne, et de Paul et Virginie, joués au théâtre de la rue Feydeau.

Les quatre Sœurs, comédie en trois actes et en vers libres, jouée le 23 mai au même théâtre, n'était qu'une mauvaise imitation des Femmes et de la Coquette Corrigée, etc., et n'obtint aucun succès.

Le drame de *Robert, chef de Brigands*, joué, dans l'origine, au Marais, fut remis, le 3 avril 1793, à la rue de Richelieu. Son véritable but était de prouver la justice et la nécessité d'un tribunal révolutionnaire, au reste, le rapport entre les brigands de Robert et les juges de la Conciergerie était parfaitement juste, car ils étaient tous de véritables assassins. Nous n'hésitons pas à regarder la représentation de cet ouvrage comme l'une des causes qui ont détruit dans le peuple tout sen-

timent d'humanité, et, enfin, pour le juger en deux mots, nous sommes persuadés qu'il a poussé une foule d'hommes égarés vers le crime, et qu'il n'en a pas ramené un seul dans le sentier de la vertu.

On a beaucoup vanté Baptiste aîné dnas le rôle de Robert : il y était horriblement beau, sans doute; mais cet artiste estimable a des titres plus précieux et plus vrais aux suffrages des connaisseurs, et nous ne pouvons que le plaindre d'avoir été l'un des instrumens de la démoralisation publique.

C'est au mois de juin 1793 que les comédiens du Théâtre de la Nation ajoutèrent à leur répertoire *les Fausses Confidences*, données, en 1773, au Théâtre Italien. Il n'est peut-être aucune pièce qui soit encore aujourd'hui mieux jouée que celle-là ; mais nous avouons que nous

aimerions mieux admirer le talent de mademoiselle Contat, de Fleury, de Dazincourt dans les chefs-d'œuvres des pères du Théâtre Français, que dans ces pièces à prétention, qui n'offrent point de vrai comique, où l'on voit que l'auteur a couru après l'esprit, et qui, loin de pouvoir être proposées comme des modèles, ne feraient qu'égarer les jeunes auteurs qui voudraient en faire de semblables, et les jeunes comédiens qui essaieraient de s'y faire applaudir. Marivaux veut être joué par des talens supérieurs; comme il n'a que de l'esprit, il faut, pour le bien sentir, des acteurs qui en aient beaucoup : mais la bonne comédie, même médiocrement jouée, conserve un mérite réel, indépendant de tous les accessoires.

Le Théâtre de la Nation donna, le 5 juillet 1793, la première repré-

sentation de *la Vivacité à l'Epreuve*, comédie en trois actes et en vers.

Cléante, jeune homme d'une vivacité qui l'entraîne quelquefois jusqu'à la brusquerie, aime Emilie, et en est aimé ; mais la fortune du père d'Emilie dépend toute entière d'un frère âgé, qui est commandeur : c'est particulièrement à ce commandeur que Cléante doit s'attacher à plaire, s'il veut épouser son amante. Cependant il a pour rival Damis, homme flegmatique, qui a toute l'amitié du commandeur : ce n'est qu'à force de complaisances pour ce dernier que Cléante pourrait l'emporter sur son rival ; mais il en est incapable : il ne veut pas écouter les histoires que raconte le commandeur ; il refuse de lui faire la lecture, il le quitte brusquement au milieu d'une partie de piquet ; en un mot, il s'attire la haine du commandeur, qui fait venir son notaire, et donne sa nièce à

Damis. Cléante est invité à signer au contrat ; il le fait en enrageant : mais quelle est sa surprise et sa joie en voyant que Damis, son généreux rival a fait changer les noms. Cléante devient l'époux d'Emilie, et le bon homme d'oncle y consent après quelque résistance.

On se figurera difficilement qu'un fonds aussi léger, pour ne pas dire aussi nul, ait pu fournir une comédie en trois actes ; aussi cette pièce n'est-elle soutenue que par des détails. Le grand défaut de l'ouvrage est que Cléante n'intéresse pas. Sa *vivacité* n'a rien d'aimable, et presque toutes les *épreuves* par lesquelles il passe le présentent comme un homme brusque et grossier, et qui serait rejeté de toute société honnête. Tous les autres rôles sont sans couleur ; aussi la vivacité à l'épreuve n'obtint-elle qu'un médiocre succès, dû tout entier au style de l'ouvrage,

sur lequel il y aurait encore beaucoup à dire : il nous suffira d'ajouter que l'auteur de cette comédie était Vigée.

S'il est vrai que le théatre doive être l'école des mœurs, les comédiens du Théatre de la République s'étaient étrangement écartés des devoirs de leur état quand ils osèrent offrir au public une pièce semblable à *la Liberté des Femmes*, comédie en trois actes et en prose, donnée à ce théatre le 22 juillet 1793.

Un jeune homme, nommé Doligny, aussi léger dans ses principes que dans sa conduite, a épousé, malgré lui, une femme qu'il n'avait jamais vue, et qu'il a quittée un instant après la cérémonie. Madame Doligny vit depuis six ans à la campagne; elle a presque oublié cet époux qu'elle n'a vu qu'un quart-d'heure : elle aime Florval, cousin de Céphise, son amie, et Céphise em-

ploie tous les moyens pour fortifier cette passion naissante. Cependant Doligny a rencontré dans ses voyages une certaine Bélise qu'il adore : pour l'épouser, il faut qu'il ait recours au divorce ; il se rend chez madame Doligny, et là, après s'être porté à mille extravagances plus fortes les unes que les autres, il fait signer à sa femme un acte de divorce, et l'engage à épouser Florval.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de vouloir les convaincre de l'immoralité d'un pareil ouvrage ; ils partageront sans doute l'indignation que les spectateurs témoignèrent à sa représentation : la chûte la plus complète et la mieux méritée, à tout égard, punit l'auteur d'avoir fait une pièce aussi médiocre que scandaleuse.

Le Théâtre de la République fut un peu plus heureux le lendemain 23. La tragédie de *Mutius Scævola*

était le coup d'essai d'un jeune homme ; son âge et le mérite de la pièce devaient lui concilier la bienveillance du public : le même sujet avait été traité, en 1646, par Duryer. Luce de Lancival, auteur du nouveau Mutius, paraît avoir beaucoup emprunté à Duryer, mais il a eu le bon esprit de supprimer le rôle de Tarquin, personnage ignoble et repoussant, dans la pièce ancienne. Le trait de Scœvola est trop connu pour que nous donnions l'extrait de cette tragédie : les caractères de Mutius et d'Arons parurent bien tracés ; mais le style, quoique pur et soigné, est souvent faible et sans énergie. Un défaut principal, qui appartient beaucoup moins à l'ouvrage qu'aux circonstances dans lesquelles il fut joué, nuisit à son succès ; le rôle du tyran Porsenna parut trop beau, et nous croyons qu'il est impossible de traiter ce sujet sans que le personnage de ce prince qu'on

veut assassiner, et qui se venge en pardonnant, n'écrase tous les autres. L'auteur fut demandé : Talma vint annoncer qu'il desirait garder l'anonyme. Nous n'avons pas cru commettre une indiscrétion en nommant Luce de Lancival.

Le mois de juillet 1793 fut signalé par la mort de Lemierre, auteur d'Hypermnestre, de Guillaume Tell, de la Veuve du Malabar, etc. *Antoine Marin Lemierre* était né à Paris en 1723, mais il ne naquit à la gloire qu'en 1758.(*) Hypermnestre le mit tout à coup à côté de Crébillon,

---

(*) Cet article est de M. Augustin Ximénès : il lui appartenait mieux qu'à tout autre de consacrer la mémoire d'un poëte qui fut son ami, et, sans doute, il ne nous saura pas mauvais gré d'avoir inséré dans notre histoire cette note nécrologique, qu'il envoya dans le tems à plusieurs journaux.

avec lequel il eut plus d'une conformité : tous deux choisirent pour leur coup d'essai des sujets tirés de la fable, et leurs personnages avaient précédé les tems historiques. Atrée et Thieste, en 1707, eut vingt représentations de suite ; Hypermnestre n'en eut pas moins : tous deux eurent une alternative de disgrace et de succès; le nombre de leurs tragédies est à peu près égal ; il ne reste au théâtre que trois ou quatre pièces de l'un et de l'autre : Crébillon s'éleva jusqu'à Rhadamiste, et Lemierre jusqu'à Guillaume Tell. Electre fit ou augmenta la réputation de deux actrices du siècle, (*) et lutta trente ans contre celle de Voltaire ; mais la génération qui commence semble préférer les beautés antiques,

(*) Adrienne Lecouvreur et Claire de Latude Clairon.

que l'auteur d'Oreste avait ressuscitées, aux amours déplacées et insipides d'Electre.

La veuve du Malabar, rejetée en 1768, reparut glorieusement en 1780 : on se lassa d'être injuste : Lemierre fut consolé. Mais, comme il le disait assez gaîment au célèbre Villepatour, il lui fallut des pièces de trente-six pour enfoncer les portes de l'académie.

Crébillon n'y était guère entré plus jeune ; mais Dauchet, son contemporain, y avait été reçu vingt ans avant lui. On reprocha longtems à Crébillon la dureté, la sécheresse, l'incorrection, les tournures baroques, les barbarismes. On n'épargna pas à Lemierre les mêmes douceurs. (*) Aucun fiel n'a jamais

---

(*) Nous pensons que ces reproches adres-

empoisonné ma plume, disait Crébillon dans son discours en vers, le jour de sa réception en 1731. Ce que disait Crébillon, Lemierre l'a fait, et il ne l'a point dit.

Crébillon eut le malheur d'être l'instrument, peut-être sans le savoir, des petites passions d'une favorite, (*) qui le récompensa, non pas en reine, mais en ministre d'un roi, fort peu touché des choses d'esprit. Lemierre n'avait obtenu d'une cour prodigue que la plus modique des pensions; mais il reçut de la république naissante la seule récom-

---

sés à Lemierre ne sont pas sans fondement; ses pièces brillent plus par la force et la hardiesse des idées que par le style qui est souvent dur, incorrect et rocailleux. *(Note des auteurs.)*

(*) La Pompadour fit achever Catilina, dans l'espérance d'humilier Voltaire, qu'elle trouvait trop familier.

pense qui fût digne de lui : le peuple, devenu souverain, voulut que l'image du libérateur de la Suisse fût placée dans le sanctuaire de la liberté, et que la tragédie de Guillaume Tell fût représentée dans ses fêtes solemnelles. Hélas ! Lemierre ne jouit pas de ces honneurs. Ainsi le Tasse expira la veille de son triomphe. Lemierre, privé de la mémoire, se survécut à lui-même pendant plus de six mois, et mourut sans agonie, dans le mois de juillet 1793. Il était parvenu, à l'âge de soixante ans, sans avoir presque rien au-delà du nécessaire, et il s'en privait avec joie pour satisfaire à la piété filiale, le plus impérieux de ses besoins : chaque fois qu'il recevait la part légère que faisaient alors aux auteurs dramatiques les comédiens privilégiés, il la portait, à pied, à sa mère, qui demeurait à Saint-Germain ; il se serait reproché, comme un vol

les frais d'un voyage qui pouvait ne lui coûter que des sueurs si honorables.

Une vérité que l'expérience a confirmée, c'est que rien n'est plus difficile que de mettre en scène, d'une manière satisfaisante, le roman même le plus estimable : Paméla de Richardson n'a jamais fourni que des ouvrages médiocres. Boissy donna, en 1743, à la comédie italienne, une pièce en trois actes et en vers, intitulée : *Paméla*, ou *la Vertu mieux Éprouvée*. Cet ouvrage n'eut qu'un faible succès, qu'il dut encore tout entier à une fête qui en fait le dénouement, fête aussi ridicule à la lecture qu'agréable à la représentation. Lachaussée, qui avait fait réussir au théâtre tant de romans, n'y put faire applaudir celui de Paméla. La comédie en cinq actes et en vers qu'il donna sous ce titre n'alla pas jusqu'à la fin ; l'orage grondait sourdement lorsqu'un vers bur-

lesque vint hâter l'explosion. Un personnage se plaignait de n'avoir pas assez de tems pour faire une commission : un autre lui répondit:

Vous prendrez mon carrosse, afin d'aller plus vite.

Cette pièce (*) est imprimée dans les *Œuvres de Lachaussée*, mais on n'y trouve ni ce vers ni beaucoup d'autres qui étaient aussi ridicules.

Voltaire, dans sa Nanine, qui parut six ans après, eut le bon esprit de n'emprunter à Richardson que son idée principale, et de créer son cadre, ses personnages et son action.

(*) C'est au sujet de la Paméla de Lachaussée qu'on cite l'anecdote suivante : Au sortir de la première et dernière représentation de cette comédie, quelqu'un demanda à la porte : *Comment va Paméla?* Un mauvais plaisant lui répondit : *Elle pâme, hélas!*

Tout le monde connaît, du moins par les traductions, les deux comédies de Goldoni, *Paméla Nubile*, et *Paméla Maritata*.

Il fallait quelque courage pour traiter de nouveau un sujet où deux auteurs avaient échoué, et deux autres si bien réussi : aussi la première représentation de *Paméla*, ou *la Vertu Récompensée*, comédie en cinq actes, et en vers, donnée, le premier août, au Théâtre de la Nation, avait-elle attiré une grande foule de spectateurs. Nous ne donnerons pas l'analyse de cette comédie ; le sujet en est trop connu. Nous nous contenterons de dire que l'auteur, qui paraît avoir plutôt suivi Goldoni que Richardson, a commis une grande faute, que Voltaire a évitée avec soin ; c'est d'avoir fait de Paméla une fille d'une haute naissance : l'action du lord Bonfil, qui l'épouse, n'a plus rien de méritoire, et ce n'est

plus la *vertu*, mais la *noblesse* qui est *récompensée*.

Malgré beaucoup de longueurs et deux ou trois rôles tout à fait inutiles, cette pièce eut beaucoup de succès ; elle est élégamment écrite, et fut jouée avec perfection, surtout par mademoiselle Lange, qui montra Paméla aussi intéressante que Richardson nous l'a peinte. Fleury, qui avait rempli le rôle de milord Bonfil avec le talent qui le distingue, vint nommer pour auteur François de Neufchâteau.

Le 28 août fut le jour du début de Raymond au Théâtre de la République. Il avait choisi un rôle adopté par presque tous les débutans, et qui n'en est pas moins un des plus difficiles de l'emploi ; *le Menteur* : si Raymond laissa beaucoup à desirer du côté de la chaleur et de l'aisance, du moins lui reconnut-on une diction juste, et beaucoup

d'intelligence ; son jeu est un peu sec, mais toujours raisonnable.

Il parut mieux placé dans le rôle de Polinville du Français à Londres, qu'il joua après le Menteur. Il fut, en général, accueilli d'une manière flatteuse et encourageante.

S'il est dans l'histoire du Théâtre Français une époque pénible pour l'historien et le lecteur ; c'est celle dans laquelle nous allons entrer : nous avons à peindre les persécutions exercées contre des artistes estimables, dont tous les torts étaient de ne point partager les opinions de leurs proscripteurs. Le premier triomphe qu'obtinrent les ennemis du Théâtre de la Nation fut un ordre de suspendre les représentations de Paméla, sous prétexte que cette pièce contenait des vers tendans à rétablir ou du moins à faire regretter les privilèges de la noblesse. Le 29 août, à cinq heures et demie, l'ordre arriva,

et la neuvième représentation, qui était affichée, ne put avoir lieu. Les comédiens, cédant aux circonstances, engagèrent l'auteur à faire disparaître de son ouvrage les passages qui pourraient donner prise aux mal intentionnés. François de Neufchâteau supprima quelques vers, refit le dénouement, et la pièce fut annoncée, pour le 2 septembre, *avec des changemens :* elle fut jouée et fort applaudie. Mais, au dénouement, une tirade où l'on recommande la tolérance religieuse choqua vivement un individu, qui crut ou fit semblant de croire qu'*on voulait donner raison aux modérés; il cria à la contre-révolution :* mais le public, indigné, fit taire ce forcené, qui se retira en menaçant les comédiens d'une dénonciation *aux Jacobins.* La pièce fut reprise avec calme, et continuée au milieu des applaudissemens.

Le crime ne perdit pas un instant,

et le soir même l'infame qui avait menacé les artistes du Théâtre de la Nation courut *aux Jacobins*, où il peignit la comédie française comme un foyer de contre-révolution : *On y travaille*, dit-il, *à corrompre l'esprit public par la représentation de pièces aristocratiques.*

Les brigands qui siégeaient dans cet antre abominable n'étaient que trop bien disposés à partager la fureur *du frère et ami ;* il suffisait de leur montrer des victimes pour être sûr qu'ils s'empresseraient de frapper, et, aux yeux de ces farouches vandales, les talens étaient un titre de plus à la proscription. *La société* arrêta qu'une dénonciation *énergique* serait rédigée et envoyée *aux frères* de la commune de Paris, contre les comédiens du Théâtre de la Nation. La commune, composée d'hommes atroces, plus faits pour porter la livrée du bourreau que l'é-

charpe de magistrat, ne manqua pas d'accueillir la dénonciation faite par la société des Jacobins, dont ils étaient eux-mêmes les membres les plus marquans, et, dans la nuit du 3 au 4 septembre, tous les comédiens du Théâtre de la Nation furent arrêtés chez eux, et plongés dans les prisons, qui n'étaient alors que l'antichambre de la mort. La convention nationale, qui n'était plus qu'une machine, que le comité de salut public faisait agir à son gré, confirma l'arrêté de la commune de Paris.

Il n'est personne qui ne sente que la pièce de Paméla n'était qu'un vain prétexte pour couvrir la haine que les égorgeurs portaient aux comédiens français, surtout depuis les représentations de *l'Ami des Loix*. Paméla avait été jouée neuf fois, sans que les autorités eussent jugé la pièce dangereuse, et c'est au mo-

ment où elle avait subi tous les changemens que les circonstances paraissaient nécessiter, qu'on s'imagine d'en faire un arrêt de proscription : d'ailleurs, si la pièce eût été réellement un ouvrage pernicieux, quel était le plus coupable de l'auteur ou des comédiens? Et cependant François de Neufchâteau, décrété et arrêté avec eux, sortit de prison peu de jours après.

Nous aimons à repousser loin de nous l'idée que les comédiens du Théâtre de la Nation durent leur longue infortune à ceux du Théâtre de la République, qui jouissaient d'une grande faveur auprès des gouvernans d'alors : en effet, comment croire que des artistes, recommandables par leurs talens, eussent pu abjurer tout sentiment d'honneur et d'humanité, jusqu'à se rendre les limiers des bourreaux, et eussent voulu dresser eux-

mêmes les échafauds de leurs anciens camarades, pour les punir de vieilles querelles où l'amour-propre et l'opinion créèrent des torts qui furent au moins partagés?

Dira-t-on que leur but pouvait être de détruire un rival dangereux, et de se rendre l'unique *Théâtre Français?* Mais ils avaient été les premiers à sentir la nécessité de la concurrence, et un léger intérêt pouvait-il d'ailleurs leur faire commettre un crime aussi affreux? Nous ne pousserons pas plus loin ces réflexions; il est trop pénible de penser que des artistes puissent avoir besoin d'une pareille justification, et nous nous plaisons à croire que ceux du Théâtre de la République furent tout à fait étrangers à l'arrestation de leurs camarades, et que, s'ils ne firent en leur faveur aucune démarche ostensible, la crainte de se perdre eux-mêmes les empêcha

seule de faire éclater leur douleur et leur zèle.

Molé fut seul excepté de la proscription prononcée contre tous les comédiens français ; il doit en rendre graces à son étoile, car, peut-être, une longue captivité, que son âge lui eût encore fait paraître plus douloureuse, eût-elle altéré ces moyens vigoureux qui le rendent l'acteur le plus étonnant de la scène française, et lui font donner tous les jours un démenti à la nature.

Désessarts, qui était allé prendre les eaux de Barrège, fut frappé comme d'un coup de foudre en apprenant la nouvelle de l'arrestation de ses camarades.

Cet acteur, célèbre par son talent et son énorme embonpoint, était né de parens honnêtes, qui lui avaient donné une bonne éducation. Il avait été d'abord procureur à Langres; mais cet état lui convenait peu. Appelé à

Paris pour la poursuite de quelques affaires, un de ses amis le mena à la comédie française : Désessarts sortit enthousiasmé, et jura de se faire comédien. Il tint parole : bientôt il débuta au Théâtre Français, dans l'emploi des financiers, qu'il remplit longtems avec tant de distinction. Il se faisait surtout remarquer par sa ronde bonhomie et sa franche gaîté. Il était généralement aimé de ses camarades, quoiqu'il supportat quelquefois impatiemment leurs plaisanteries sur sa monstrueuse corpulence. (*) Il

---

(*) Dugazon, surtout, semblait s'être fait une joyeuse tâche de mystifier Désessarts. Lorsque la ménagerie du roi perdit l'unique éléphant qu'elle possédât, Dugazon alla prier Désessarts de venir avec lui chez le ministre ***, pour y jouer un petit proverbe, dans lequel il avait besoin d'un *compère* intelligent. Désessarts y consent, et s'informe du costume qu'il doit prendre. — Mets-toi en

était si puissant, que, lorsqu'il jouait Orgon dans Tartuffe, on était obligé

---

grand deuil, lui dit Dugazon ; tu es censé représenter un héritier. Voilà Désessarts en habit noir complet, avec des crêpes, des pleureuses, etc. On arrive chez le ministre. --Monseigneur, dit Dugazon, la comédie française a été on ne peut plus sensible à la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie du roi ; et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à sa majesté l'occasion de reconnaître les longs services de notre camarade Désessarts : en un mot, je viens, au nom de la comédie française, vous demander pour lui la survivance de l'éléphant.--Qu'on se figure les éclats de rire des auditeurs, et l'embarras du pauvre Désessarts ! Il sort furieux, et le lendemain appelle Dugazon en duel. Arrivés au bois de Boulogne, les deux champions mettent l'épée à la main. — Mon ami, lui dit Dugazon, j'éprouve vraiment un scrupule de me mesurer avec toi ; tu me présentes une surface énorme, j'ai trop davantage : laisse-moi égaliser la

d'avoir une table faite exprès, et d'une hauteur extraordinaire, pour qu'il pût se cacher dessous. Ses transpirations nocturnes étaient si abondantes, qu'il fallait le veiller pour lui faire changer de linge d'heure en heure. Son prodigieux appétit répondait à l'énormité de sa conformation: Désessarts mangeait ordinairement ce qui aurait suffi au repas de quatre hommes. Quelque tems avant la proscription des comédiens français, de fréquentes oppressions ayant fait trembler pour ses jours, les médecins lui ordonnèrent les eaux de Barrège : c'est là qu'il apprit l'arrestation de ses camarades. Cette fatale nouvelle lui

---

partie.--A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, trace un rond sur le ventre de Désessarts.—Ecoute, ajoute-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas.--Le moyen de se battre! Ce duel bouffon fut terminé par un déjeûner.

causa une révolution terrible, et il mourut suffoqué à l'âge d'environ cinquante-cinq ans.

Thalie eut donc à pleurer à la fois la mort d'un de ses favoris et la proscription de ses plus chers enfans. En vain les comédiens du Théâtre de la République se flattèrent-ils de sécher ses larmes : les pièces monstrueuses dont ils salirent leur théâtre pendant cette désastreuse époque ne pouvaient qu'aigrir encore ses douleurs.

Nous voici à la troisième époque de l'histoire du Théâtre Français ; elle comprend tout le laps de tems pendant lequel le Théâtre de la République subsista seul.

Le premier ouvrage qui y fut représenté n'obtint aucun succès. *Bathilde*, ou *le Duo*, comédie en un acte et en prose, jouée le 16 septembre 1793, semblait n'avoir été composée que pour donner à mademoiselle Candeille et à Baptiste aîné

l'occasion de faire briller leurs talens sur le piano. Le public applaudit le *duo*, et siffla l'ouvrage, dont le moindre défaut était un dialogue du plus mauvais goût. Une soubrette, par exemple, disait à un valet : *montre-moi le ressort, et je le ferai jouer.* Malgré sa chûte si bien méritée, le talent ou l'amour-propre des acteurs lui firent obtenir quelques représentations.

La disgrace essuyée par la petite comédie de Bathilde n'était rien en comparaison de celle qu'éprouva *le Hulla de Samarcande*, ou *le Divorce Tartare*, comédie en cinq actes et en vers de dix syllabes, représentée, pour la première fois, le 30 décembre 1793.

Une loi observée dans plusieurs contrées de l'Asie porte qu'un mari qui a répudié sa femme ne peut la reprendre que lorsqu'elle a contracté et consommé un mariage nouveau avec

un autre homme. Pour éluder cette loi, un époux, qui, à la suite d'une querelle, a répudié sa femme le matin, et qui s'en repent le soir, engage un homme à passer la nuit avec sa femme, en-sorte que le lendemain il puisse la reprendre. Celui qui lui a rendu ce singulier service se nomme un *Hulla*. Il y a beaucoup de ces *hulla* qui en font un métier ; car souvent on paie très-généreusement leur continence d'une nuit.

On trouve dans la Bibliothèque des Romans l'histoire merveilleuse d'un voyageur qui retrouva sa propre femme servant de hulla au barbon qu'elle venait d'épouser malgré elle. Cette histoire avait déjà fourni des pièces au théatre, mais ce n'était guère que des arlequinades. Nous citerons *Arlequin Hulla*, ou *la Femme Répudiée*, opéra comique en vaudevilles, par Lesage et Dorneval, joué à la foire Saint-Laurent

en 1716 ; *Arlequin Hulla*, comédie en un acte et en prose, de Dominique et Romagnesi, jouée aux Italiens en 1728; et *le Hulla*, comédie en trois actes et en vers, d'un anonyme, imprimée, mais non représentée. L'auteur de cette dernière pièce a suivi le roman à la lettre ; car au second acte il voit brûler sa femme devant lui, il est lui-même obligé de se jeter dans un précipice affreux, et au troisième acte ces époux se retrouvent après avoir essuyé une suite de malheurs aussi étranges qu'invraisemblables.

C'était encore ce roman bizarre qui avait fourni le sujet du Hulla de Samarcande, ou le Divorce Tartare. L'ouvrage fut accablé de la défaveur la plus prononcée ; les huées, les sifflets l'accompagnèrent depuis le commencement jusqu'à la fin, mais surtout pendant les trois derniers actes. Ni le jeu des deux Baptiste, de Grandménil, de Michot, ni la ri-

chesse de cinq décorations nouvelles, plus magnifiques les unes que les autres, ne purent mériter à la pièce un instant d'indulgence, et sa disgrace manqua de rejaillir jusque sur les acteurs. Le public, qui venait de siffler l'ouvrage, s'amusa à demander l'auteur avec une ironie qu'on pourrait appeler barbare : Desprez, emporté par un zèle peut-être indiscret, s'avança vivement sur le bord du théâtre, et dit : « Citoyens, l'auteur est « en ce moment dans la Vendée à « combattre les ennemis de sa pa« trie. » Le bruit empêcha d'entendre distinctement cette phrase, et une partie du public crut que Desprez avait dit : *à combattre les ennemis de sa pièce*..... Soudain le tumulte éclate ; on demande réparation : Desprez se retire ; des cris menaçans le rappellent : Baptiste cadet vient protester de l'innocence et du républica-

nisme (*) de son camarade Desprez. On refuse de l'entendre ; on exige que Desprez vienne se disculper lui-même: il s'avance alors avec une contenance ferme, répète sa phrase telle que nous l'avons citée, et le public lui témoigne alors, par ses applaudissemens, qu'il est content de sa justification. Quelques jeunes gens turbulens crièrent : *à genoux! à genoux!* Ils oubliaient sans doute qu'un comédien, quand son rôle est fini, est un citoyen libre, de qui l'on n'a pas le droit d'exiger une bassesse aussi humiliante. Desprez répondit à ces cris par une attitude calme et fière : les mutins voulurent insister ; mais on les arrêta, et chacun se retira paisiblement.

(*) On ne s'attendait guère
A le voir dans cette affaire.

Mais républicanisme était un mot qu'on employait à tout propos.

Le Théatre de la République voulut se venger, par un coup d'éclat, des deux chûtes qu'il venait d'essuyer: il donna, le 18 octobre, (*) *le Jugement dernier des Rois,* prophétie en un acte. Le concours était immense: de tous les ouvrages joués pendant la terreur, cette pièce est, sinon la plus atroce, du moins la plus propre à faire connaître jusqu'à quel point on avait dégradé l'art dramatique. Malgré le dégoût que nous éprouvons à nous arrêter sur de pareils ouvrages,

(*) Le nouveau calendrier était déjà décrété à cette époque; mais comme les mois n'avaient pas encore les noms caractéristiques qu'ils portent aujourd'hui, on disait, au lieu du 18 octobre, par exemple, le sixième jour de la troisième décade du premier mois. Au lieu de cette locution fastidieuse, nous emploierons *le vieux style* jusqu'au moment où la nouvelle nomenclature fut définitivement adoptée.

nous allons donner une analyse de cette révoltante conception.

Un vieillard, victime du despotisme d'un roi de France, est abandonné depuis vingt ans dans une île déserte et volcanisée; il y gémit sur les crimes des rois, sur les tourmens des peuples, et a même tracé sur un rocher ces mots qui lui sont chers : *liberté, égalité.* Tout à coup il voit débarquer une foule d'étrangers ; ce sont des *sans-culottes* de tous les pays de l'Europe : le vieillard, enchanté, se jète dans les bras de ceux qu'il reconnaît pour Français, et leur demande ce qui les amène. L'Europe est libre, lui dit-on ; la France a donné le mouvement à toutes les autres contrées : les peuples sont tous en république; ils ont envoyé chacun un *sans-culotte* à une *convention générale*, chargée d'exporter dans une île déserte les *tyrans couronnés* qui les opprimaient. Vous allez les voir pa-

raître tous, excepté un dont *la France a fait justice.* (*) Le vieillard leur assure que son île est propre à recevoir l'*odieuse cargaison* qu'ils apportent, et il ajoute, bénignement, qu'il y a même *un volcan qui, d'un moment à l'autre, peut exterminer tous ces tyrans.* Ici, chaque souverain est amené par un *sans-culotte* de sa nation, et montré à peu près comme on fait voir à la Foire *les animaux vivans d'une ménagerie :* Voilà *le roi d'Angleterre*, celui-ci est *le roi de Prusse;* celui-là *l'empereur François ;* puis paraît *le roi de Naples ;* puis *le roi d'Espagne*, avec un pied de nez ; puis *le gros Stanislas, roi de Pologne;* puis *l'impératrice de Russie*, élégamment surnommée *la Ca-*

(*) Est-il rien de plus atroce que de rappeler, dans une farce grotesque, des souvenirs douloureux ? il me semble voir un bourreau faire un jouet de la tête de sa victime.

tau du Nord, et portant pour nom de guerre celui de *madame l'Enjambée;* puis enfin *le pape Pie VI.* Après les avoir accablés des plus grossières injures, les sans-culottes se retirent, et ont la générosité d'apprendre à ces infortunés qu'ils sont voisins d'un volcan. A la frayeur qui s'empare d'eux succède une scène digne du pinceau de l'auteur : il représente ces malheureux se déchirant de coups, et l'impératrice cassant, avec son sceptre, la tête au pape, pour le faire convenir qu'il n'est qu'*un joueur de gobelets.* Les sans-culottes, qui ont ajouté aux tourmens de leurs victimes celui de la faim, viennent leur jeter une barrique de biscuits : elles se précipitent dessus ; mais Catherine veut avoir la plus grosse part.

Pendant ce débat, la terre tremble, le volcan inonde l'île de lave et de feu ; tous les souverains sont dispersés, anéantis : l'un est englouti dans

le cratere du volcan ; l'autre roule dans un précipice ; le pape se jète dans la mer, et le silence de la mort, l'image horrible de la destruction forment le dénouement de cette pièce épouvantable.

Nous tâchons de nous persuader que cette pièce fut jouée par ordre du gouvernement ; car, autrement, que pourrions-nous penser des comédiens qui ne craignirent pas d'assimiler leur théâtre à ces arènes sanglantes où l'on donnait à la populace le spectacle de bêtes féroces dévorant des victimes humaines? Quant à l'auteur de cet exécrable ouvrage, quelle idée aurait-on de son cœur, s'il fallait croire qu'il a guidé sa plume? Sans doute il est beau d'aimer la liberté ; la haine des rois peut exalter une ame vigoureuse : mais peindre sous des couleurs plaisantes des hommes livrant d'autres hommes aux horreurs de la faim, les poussant pres-

que dans les entrailles dévorantes d'un volcan ! Nous ne craignons pas de dire que pour concevoir une pareille idée il faut être capable de l'exécuter. L'auteur du Jugement dernier des Rois fut demandé à grands cris par une tourbe féroce, digne de savourer et d'applaudir de tels ouvrages, et l'on vint annoncer que la pièce était de Silvain Maréchal. (*)

Le rôle du pape était joué, *d'une manière très-bouffonne,* par Dugazon ; la couronne de toutes les Russies était sur la tête de Michot ; et Baptiste cadet représentait le roi d'Espagne.

(*) La seule grâce qu'on puisse lui faire est de le regarder comme un homme tourmenté d'un délire continuel ; et l'on pourrait citer, comme une preuve de sa déraison, son *Dictionnaire des Athées*, ouvrage qui ne pouvait sortir que d'un cerveau comme le sien.

Pour effacer l'impression désagréable que le Jugement dernier des Rois a produite sur notre ame, et sans doute sur celle de nos lecteurs, nous allons rendre compte de *la Moitié du Chemin*, jolie comédie en trois actes et en vers, jouée, le 25 octobre, avec un succès brillant et mérité.

Desprez, établi à Angers, a une fille; son frère Desprez de Paris a un fils : ces deux jeunes gens s'aiment; mais leurs pères, frères jumeaux, sans cesse en dispute sur le droit d'aînesse qu'ils ambitionnent réciproquement, ont juré de ne marier leurs enfans que lorsqu'un des deux vieillards serait mort. Figeac, gascon adroit, ami des deux pères, entreprend de les réunir; il écrit à Desprez de Paris que son frère d'Angers est mort. Desprez d'Angers est à son tour instruit par lui que son frère de Paris a payé le tribut à la nature. Voilà les deux frères qui se mettent

en campagne, et arrivent précisément dans la même auberge au Mans, *à la moitié du chemin.* Figeac, embarrassé, met dans la confidence l'hôtesse de l'auberge, qui est sa sœur de lait ; ils inventent tant de ruses, que les deux amans trouvent le moyen de se voir, et que les deux pères, en grand deuil l'un de l'autre, ne peuvent se rencontrer que, lorsque se regrettant mutuellement, ils sont disposés à oublier leur ancienne et ridicule querelle. On conçoit que ce cadre comique amène des scènes plaisantes : les deux Desprez deviennent amoureux de l'hôtesse, qui se sert de ce double amour pour corriger son mari jaloux. Desprez d'Angers, qui croit devenir le tuteur de son neveu, achète pour lui une maison dont il ne paie que la moitié ; l'autre Desprez paie au dénouement, la dernière moitié du prix : la maison est le cadeau de nôces des jeunes gens, et Figeac éteint les

prétentions des vieillards au droit d'aînesse, en leur rappelant que, dans l'ancien testament, un plat de lentilles fut assez pour payer ce droit féodal.

Cette comédie, fort gaie, à laquelle cependant on peut reprocher beaucoup de longueurs, fut très-bien jouée, surtout par Grandménil, Michot et Dugazon. On demanda l'auteur, et le public apprit avec plaisir qu'elle était de Picard, qui, à cette époque, n'avait encore donné que le Conteur.

Il semblait que les pièces d'un genre décent ne se glissassent que par hasard dans le répertoire du Théâtre de la République, et pour expier le tort d'avoir joué la Moitié du Chemin, il se hâta de donner *le Modéré*.

La révolution, qui avait renversé toutes les idées politiques, devait nécessairement influer sur les idées morales. Jusqu'à cette époque on avait cru que la *modération* était une vertu, ou du moins une qualité très-estima-

ble : mais comme l'homme *modéré* est naturellement l'ennemi des excès, les bourreaux qui désolaient la France avaient fait de la modération un crime capital. Il est fâcheux que Dugazon se soit chargé de développer en scène un pareil système, et de faire du théâtre, qui doit être une école de mœurs, un cours public de démoralisation. Sans doute il n'a regardé sa pièce que comme une plaisanterie ; mais nous lui ferons remarquer que douze millions d'individus en France étaient peut-être dans la même cathégorie que son Modéré, et qu'une conséquence de son ouvrage eût été de leur appliquer la punition que lui-même lui inflige. Nous allons donner une idée de la comédie du Modéré, jouée le 30 octobre 1793.

Modérantin paie exactement ses impositions, fait des dons patriotiques, *fait monter sa garde*, et a recueilli chez lui la fille de son frère,

mort en servant la patrie. Il a à sa porte un petit drapeau national, ses appartemens même sont tendus en papier tricolor; mais il n'a jamais servi la révolution de son bras ni de sa plume; il aime mieux donner sa fille au fils d'un de ses amis qu'a celui d'un chaud patriote.

Il n'a du citoyen, en un mot, que la carte.

Son fils, qui est de la réquisition, a obtenu une place dans les charrois, parce que

Il ne pourra jamais manger à la gamelle.

C'est pour tous ces crimes que le patriote Dufour, domestique de Modérantin, dénonce son maître, qu'il accuse, en outre, de donner à dîner à des gens qui n'aiment pas la révolution. Modérantin est arrêté *comme suspect*, traîné en prison, et sa fille profite de ce moment pour user du droit que la loi lui donne, en s'unissant à son amant.

Nous faisons trop de cas du talent de Dugazon, pour nous étendre sur cet ouvrage en réflexions qui ne pourraient lui être que douloureuses : nous nous contenterons de dire qu'il remplissait dans sa pièce le personnage du *modéré*, et qu'il serait fort à desirer pour lui qu'il eût toujours joué un pareil rôle.

Le Théâtre de la République, empressé de faire sa cour aux puissances du tems, au lieu de monter quelque pièce nouvelle, aima mieux rejouer une tragédie qui, au mois de juin 1792, avait été représentée au Théâtre de la rue de Louvois. Cette tragédie est *Arétaphile,* ou *la Révolution de Cyrène,* dont l'auteur était Ronsin, général de l'armée révolutionnaire. Cette pièce, dont le plan était vicieux, et les pensées presque toujours emphatiques, offrait souvent de beaux vers. L'auteur fut demandé avec *fureur*, et *le général*

Ronsin parut dans sa loge, en grand uniforme, (*) pour recueillir les applaudissemens d'une multitude étonnée qu'un général d'armée révolutionnaire sût faire une tragédie.

Si le théâtre est utile aux mœurs, c'est surtout lorsqu'il attaque de front les préjugés que les lois les plus sages et les plus sévères ne peuvent venir à bout d'extirper : tel est le but moral de *la Vraie Bravoure*, comédie en un acte et en prose, jouée, pour la première fois, le 15 frimaire an III.

La scène se passe dans une commune frontière. Firmin et Henri sont liés de la plus étroite amitié; Firmin est lieutenant de sa compagnie, il aime la fille de Michel, vieil invalide, à laquelle il doit bientôt s'unir; mais son bonheur est troublé par

(*) Quelques mois après il fut guillotiné avec Hébert, Simon, etc., etc.

les inquiétudes que lui donne la conduite de son ami Henri, qui s'est laissé séduire par un homme vicieux, nommé Melcour. Ce Melcour mène Henri chez des femmes perdues, où l'on ruine sa santé, sa bourse et sa délicatesse. C'est en vain que Firmin fait à son ami de vifs reproches sur sa conduite. Il les écoute; mais bientôt Melcour arrive, et l'entraine chez la Saint-Phar. Henri, un peu gris. en sort pour demander de l'argent à Firmin, qui lui en donne, mais qui veut l'empêcher de retourner avec Melcour. Henri s'emporte, et s'égare au point de donner un soufflet à Firmin: Melcour exige soudain qu'ils se battent, et va même chercher des témoins. Cependant Henri a senti toute l'énormité de sa faute; il s'est jeté, les larmes aux yeux, aux pieds de son ami, qui lui a pardonné, et tous deux sont résolus à mourir plutôt que de suivre la loi d'un préjugé bar-

bare. Melcour, suivi de ses amis, vient railler Firmin; Michel ne veut plus lui donner sa fille : le jeune lieutenant est au désespoir. Mais le canon se fait entendre; l'ennemi approche : Firmin vole à la défense de sa patrie, pendant que le brétailleur Melcour se laisse enlever son épée par un enfant, et finit par déserter. Les Français reviennent victorieux; Firmin a arraché un drapeau aux ennemis : la vraie bravoure triomphe, et les soldats, frappés de cet exemple, jurent de chasser de l'armée le premier qui oserait provoquer son camarade en duel.

Cette petite comédie, bien écrite et conduite avec art, obtint beaucoup de succès. Les auteurs furent demandés, et l'on vint nommer Picard, et Duval, acteur du Théâtre de la République, qui, par ce premier essai, donnait des espérances qu'il a très-bien réalisées.

Le 16 nivôse an II, le Théâtre de la République donna une première représentation des *Contre-Révolutionnaires jugés par eux-mêmes*, comédie en trois actes et en vers. On devine, par ce titre seul, qu'elle obtint un succès prodigieux, et que les tricoteuses des tribunes firent bien leur métier. Le moindre signe d'improbation contre un ouvrage de cette espèce eût été un arrêt de mort; et le spectateur, indigné, mais tremblant, était obligé d'entendre, sans murmure, les provocations au meurtre, au pillage et à tous les crimes.

Les contre-révolutionnaires que représente la pièce sont un noble, un prêtre, un parlementaire et un *marchand*, car, alors, ce qu'on appelait *le négociantisme* était un titre de proscription. La scène se passe dans un café, et un garçon limonadier, qui se déguise en ambassadeur espagnol, après avoir pénétré

les secrets de ces malheureux, finit par les livrer à la justice, c'est à dire au tribunal révolutionnaire.

La plume s'arrête en retraçant de pareilles horreurs, et si l'on réfléchit que ces infortunés, livrés à la risée d'un parterre féroce, tombaient chaque jour sous le glaive de la terreur, on aura l'idée de cannibales faisant une orgie en présence des malheureux dont ils vont dévorer les cadavres.

Plaignons les comédiens d'avoir été forcés de s'associer à de pareilles infamies. Dugazon jouait le personnage du garçon limonadier; les autres rôles étaient remplis par Vigny, mademoiselle Candeille, etc. L'auteur de cette pièce infame était un canonnier révolutionnaire, nommé *Dorveau*. Il n'est sans doute pas de la famille de l'homme de lettres qui porte ce nom.

L'Expulsion des Tarquins, ou *la*

Royauté abolie, suivit de près les Contre-Révolutionnaires. Cette tragédie, en cinq actes et en vers, fut jouée, pour la première fois, le 22 nivôse an II, et dut en grande partie son succès aux circonstances et aux nombreuses applications que l'auteur avait cherchées lui-même, et qui l'avaient souvent forcé d'être infidèle à l'histoire.

Quoi qu'il en soit, cette tragédie, qui pêche par le fonds et le défaut d'action, et qui n'obtiendrait aujourd'hui aucune espèce de succès, mérite d'être distinguée de toutes les ordures révolutionnaires qui souillaient alors le Théâtre de la République; elle est, d'ailleurs, l'ouvrage d'un littérateur estimable, Leblanc, auteur des Druides, et de Manco-Capac.

Le 25 du même mois, mademoiselle Joly, qui n'avait obtenu sa liberté qu'avec la condition expresse

de jouer au Théâtre de la République, y fit sa première entrée par le rôle de Dorine dans Tartuffe : elle le joua avec beaucoup de talent, sans doute ; mais son ame souffrant de la captivité de ses malheureux camarades, elle ne put y faire briller cette gaîté vive qui l'a toujours distinguée dans ce rôle important : elle éprouvait cette gêne, cet embarras dont on ne peut se défendre lorsqu'en sortant de sa terre natale, on arrive, pour la première fois, dans un pays dont les mœurs et les usages ne sont point les nôtres.

Le 16 pluviôse, Dupont, mis en liberté aux mêmes conditions que mademoiselle Joly, reparut par le rôle de Saint-Albin dans le Père de Famille.

Le 15 du même mois, on donna la première représentation d'*Epicharis et Néron*, ou *la Conspiration pour la Liberté*, tragédie en cinq

actes et en vers, de Legouvé, déjà connu par le succès de la Mort d'Abel. Cette pièce est du petit nombre de celles qui, jouées pendant la terreur, aient survécu à ces tems affreux : elle est trop connue pour que nous en donnions l'analyse, mais nous devons dire qu'elle offre un style élevé, des scènes de la plus grande beauté, et qu'elle a placé Legouvé au nombre de nos meilleurs auteurs tragiques.

Le rôle de Néron convenait parfaitement au genre sombre de Talma ; aussi cet acteur s'en acquitta-t-il avec beaucoup de talent. Monvel, dans le personnage de Pison, et Baptiste aîné dans celui de Lucain, ne développèrent pas moins de dignité et d'énergie, et contribuèrent au succès de l'ouvrage.

Vanhove, madame Petit-Vanhove et Larochelle se résignèrent aussi, pour recouvrer leur liberté, à paraître

sur le Théâtre de la République, et cette condition qui leur était imposée ne laisse plus aucun doute sur les motifs de l'arrestation des comédiens français. Ainsi, les écrits vigoureux publiés dans les premiers jours de la révolution contre leur despotisme, la pétition solemnelle des gens de lettres, pour obtenir un second théâtre, les principes proclamés par l'assemblée constituante, ne servirent qu'à remplacer une tyrannie par une autre, et à enrichir des spéculateurs, en fondant leur entreprise sur les débris d'un établissement aussi recommandable par son antiquité que par les talens immortels dont il avait été le berceau.

Mademoiselle Montansier, qui venait de bâtir le théâtre occupé maintenant par le grand opéra, dans la rue de la Loi, profita aussi de cette désorganisation pour compléter sa troupe. Molé, le seul de ses cama-

rades qui fût échappé aux griffes des comités révolutionnaires, et mademoiselle Devienne, qui fut assez heureuse pour se faire ouvrir les portes de sa prison, acceptèrent les propositions de cette directrice, qui avait alors un grand opéra, un ballet, un opéra comique, et qui y joignit encore la tragédie et la comédie.

Nous ne mettrons pas sous les yeux de nos lecteurs le dégoûtant tableau des pièces nouvelles qui y furent représentées : nous ne parlerons que de celle intitulée : *les Catilinas modernes*, où Molé remplissait le rôle de Marat. Cet épouvantable ouvrage, où l'on élevait des autels à un chef d'assassins, contenait les plus affreuses calomnies contre les malheureux députés de la Gironde, immolés par le tribunal révolutionnaire; et telle était la terreur dont tous les esprits étaient frappés, que les comédiens français, qui devaient les re-

présenter, ne voulurent point le faire sans avoir prévenu le public que leur état les forçait à paraître sous des traits aussi odieux.

Quelques hommes injustes ont voulu faire à Molé un crime d'avoir joué dans cet ouvrage ; mais il peut leur répondre qu'il eût payé un refus de sa tête, et on doit, en quelque sorte, lui savoir gré de n'avoir pas exposé un talent si précieux par un dévouement qui n'eût d'ailleurs pas changé la situation désespérante où se trouvait alors la patrie.

L'auteur des Catilinas modernes se nommait *Feru fils* : sa pièce n'ayant pas été jouée aussi souvent qu'il le desirait, et sa santé faible et chancelante ne lui permettant pas de faire des démarches, il adressa à Molé une épître dans laquelle on trouve le vers suivant :

Ressuscite Marat... tu me rends à la vie.

La prospérité de ce nouveau théâtre fit encore des envieux : pour s'en défaire, on ne trouva rien de plus simple que d'arrêter, comme suspects, mademoiselle Montansier et Neuville, qui en avaient la direction, et bientôt après on s'empara de la salle, pour y mettre le grand opéra qu'on ne pouvait plus laisser à la porte Saint-Martin.

Le Théâtre de la République résistait seul à tous les orages, et, bien certain d'attirer un public qui n'avait plus à choisir, il ne se donnait pas même la peine de monter des pièces nouvelles.

Quelques-uns des acteurs, étant fonctionnaires publics, ne s'occupaient que fort peu de leur état de comédiens : aussi il arrivait souvent que le spectateur, impatienté de ne pas voir commencer le spectacle à l'heure annoncée, témoignait vivement son improbation ; mais le régisseur venait dire : Notre camarade

*** est de service auprès du général Henriot : notre camarade *** est au comité de sûreté générale pour l'intérêt de la république. Et le parterre attendait avec patience que ces magistrats voulussent bien venir l'amuser. L'un d'eux arriva un jour si tard, que, n'ayant pas le tems de se costumer, il joua un rôle de valet avec un uniforme national.

Il faut avouer que le délire qui s'était emparé de quelques comédiens était partagé par les autorités d'alors. Elles avaient ordonné de faire disparaître de toutes les anciennes pièces les qualifications nobiliaires, et de les remplacer par le titre de citoyen ; si bien qu'à la place de *duc*, *marquis*, *comte* ou *baron*, on substituait le mot *citoyen*, sans s'inquiéter si ce changement violait la rime, ou rompait la mesure du vers. Les comédiens du Théâtre de la République

évitaient, le plus qu'ils le pouvaient, ces grossières inconvenances, en faisant des changemens un peu moins ridicules; mais ils étaient obligés de sacrifier toute l'illusion théâtrale à la crainte de blesser l'œil ou l'oreille des sans-culottes ignorans, et l'on voyait des Grecs, des Romains, des Venitiens, des Gaulois paraître sur la scène avec les couleurs nationales; les femmes elles-mêmes n'étaient point exemptes de cette absurde sujétion, et Phèdre ne déclarait sa flamme à Hippolyte que la poitrine ornée d'une large cocarde tricolore. Mais l'esprit de subversion ne se borna point à *révolutionner* le costume théâtral; on attaqua les chefs-d'œuvres, et les tragédies même qui respiraient le plus ardent amour de la liberté, et la haine la plus forte contre le despotisme, furent obligées de passer au *scrutin épuratoire*, et n'obtinrent leur *certificat de civisme* qu'après qu'on les

eût dégagées de quelques centaines de vers, qui *n'étaient point à la hauteur.* Comment souffrir, par exemple, que la Mort de César fût souillée par le discours *contre-révolutionnaire* de ce *modéré* d'Antoine. Gohier (*) se chargea de *mettre Voltaire au pas*, et refit tout le dénouement de la Mort de César ; un autre patriote zélé retoucha *Tartuffe ;* encore quelques années, et l'on eût *sans-culottisé* tous les chefs-d'œuvres de la scène française : on avait retranché de Mahomet ces deux vers :

Exterminez, grands dieux ! de la terre où nous sommes
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

Molé jouant aux échecs dans le Bourru-Bienfaisant, était obligé de dire : *Echec au tyran.*

Comment pourrait-on s'étonner

(*) Gohier fut successivement ministre de la justice, président du tribunal criminel du département de la Seine, et membre du directoire. Le dénouement de sa comédie po-

de voir l'art dramatique avili par des hommes qui n'en avaient jamais senti ni la richesse ni la dignité, lorsqu'un des littérateurs les plus distingués dont la France pût s'honorer, l'auteur de plusieurs tragédies qu'on place avec distinction au rang des bons ouvrages; Laharpe, enfin, ne craignit pas de venir sur le Théâtre de la République, le *bonnet rouge en tête*, et dans le costume du *sans-culotte* le plus prononcé, hurler une hymne *patriotique* de sa composition, et recevoir les applaudissemens d'une foule d'énergumènes, dont ses *strophes vigoureuses* échauffaient encore le fanatisme. (1)

Que devenaient pendant ce tems

---

litique ne valut pas mieux que celui qu'il avait fait pour la Mort de César.

(*) Qui croirait que ce Laharpe est le même qui, depuis... Mais je m'arrête; la plus terrible des réflexions est de n'en faire aucune.

les infortunés comédiens du Théâtre Français ? Ils attendaient dans les horreurs de la captivité une mort dont rien ne semblait pouvoir les préserver. Champville, (*) un d'entre eux, qui était parvenu à obtenir sa liberté, n'en faisait usage que pour consacrer tous ses momens au salut de ses camarades : un intérêt aussi pressant lui fit surmonter toutes ses répugnances, et il se résolut à aller implorer Collot-d'Herbois, alors membre du comité de salut public, et qu'il avait connu dans le tems qu'il jouait la comédie. *Va-t-en*, lui répondit le décemvir ; *tes camarades et toi, vous êtes tous des contre-révolutionnaires : la tête de la comédie française sera guillotinée, et le reste déporté.* (**)

(*) Il est neveu du grand Préville.

(**) Collot était bien résolu à tenir cette horrible promesse.

Si jamais l'on dut désespérer de voir l'art dramatique reprendre quelque splendeur, ce fut sans doute à cette époque où l'on ne jouait quel-

---

Voici la note qu'il adressa à Fouquier-Tainville, *accusateur*, ou *plutôt exterminateur public* près le *tribunal révolutionnaire*, en lui envoyant les pièces relatives aux comédiens français. Cette pièce officielle est du nombre de celles enlevées par Labussière, le 9 messidor : « Le comité vous envoie, « citoyen, les pièces concernant une partie « des ci-devant comédiens français ; vous « savez, ainsi que tous les patriotes, com- « bien ces gens-là sont contre-révolution- « naires. Vous les mettrez en jugement le « 13 messidor. A l'égard des autres, il y « en a qui ne méritent que la déportation ; « au reste, nous verrons ce qu'on en fera « après que ceux-ci auront été jugés.

« Signé Collot. »

La mort de ces malheureuses victimes paraissait tellement certaine, que, le 13 mes-

ques pièces anciennes que lorsqu'elles offraient des allusions aux circons-

---

sidor, les ponts et les quais étaient plus garnis encore qu'à l'ordinaire : une foule de curieux était accourue pour les voir marcher au supplice. Mademoiselle Contat et sa sœur, M.elle Lange, M.elle Raucourt, Fleury, Dazincourt et Larive, comédiens Français, durent leur salut à un simple employé du comité de salut public, nommé *Charles Hippolyte Labussière*, qui, au péril de sa vie, enleva toutes les pièces qui devaient former leur acte d'accusation : il fut violemment soupçonné, mais ne put être convaincu ; car il avait détruit tous ces papiers d'une manière très-ingénieuse : il fut au bain, y fit tremper toutes les pièces jusqu'à ce qu'elles fussent presque réduites en mastique, et les lança, en petites boulettes, par la fenêtre de la chambre de bain qui donnait sur la rivière. Honneur au brave et sensible jeune homme à qui la France doit la conservation de ces talens qui font sa gloire et ses délices !... Le comité de salut public ordonna

tances révolutionnaires. Brutus, la Mort de César avec le nouveau dénouement, Guillaume Tell, Caïus Gracchus, tels étaient les ouvrages qui figuraient le plus souvent sur le répertoire du Théâtre de la république. Tout en nous expliquant avec franchise sur cette dernière tragédie, nous nous sommes plu à citer cet hémistiche :

. . . . . Des lois, et non du sang.

Par une de ces bizarreries qu'on ne trouve que chez les Français, le même peuple, qui voyait, sans frémir, les boucheries journalières

---

de rédiger de nouvelles pièces; mais le 9 thermidor arriva avant qu'elles fussent achevées. Les comédiens français ne sont pas les seuls infortunés qu'ait sauvés Labussière, plus de 200 personnes lui doivent leur existence.

qu'ordonnait le tribunal révolutionnaire, applaudissait avec transport à cette maxime philantropique. Pourrait-on jamais croire qu'à une représentation où elle excita, comme à l'ordinaire, les plus vifs applaudissemens, un membre de la convention nationale, qui existe encore, et qui, sans doute, nous saura gré de ne pas le nommer, se leva aux premières loges, et s'écria avec force : *Du sang, et non des lois.*

Les spectateurs, indignés, lui répondirent par des huées et des cris de : *A bas le coquin !* Alors il s'écria : *Je suis représentant du peuple*, et jeta sa carte de député au milieu du parterre, comme si elle eût été un brevet de férocité.

Ce trait, dont nous garantissons la vérité, fera mieux connaître que tout ce qu'on pourrait dire le régime

exécrable sous lequel la France était asservie.

On annonçait depuis long-tems une tragédie nouvelle de Chénier, ayant pour titre : *Timoléon ;* la première représentation en était même indiquée pour le 21 floréal an II, mais elle fut tout à coup retirée des affiches, et on osait à peine se demander à l'oreille les motifs qui l'avaient fait disparaître.

Cette pièce offre, dans le personnage de Timophane, un usurpateur qui opprime les citoyens ; il n'en fallait pas moins pour alarmer le farouche Robespierre. Un grand nombre de députés de ses amis assistèrent à la répétition générale, et Julien de Toulouse, (*) l'un d'eux, l'inter-

---

(*) Ce même Julien (de Toulouse) fut quelque tems après décrété d'accusation avec Chabot, pour avoir falsifié un décret relatif

rompit tout à coup, en s'adressant avec violence à Chénier : « Ta pièce est un manifeste de révolte, s'écria-t-il ; mais cela ne m'étonne point, tu n'as jamais été qu'un contre-révolutionnaire déguisé. » Ces messieurs enjoignirent aux comédiens de suspendre la première représentation, et, sur leur rapport, le comité de salut public défendit formellement l'ouvrage. On assure que Chénier trembla pour sa tête, et que la crainte du fatal couteau lui fit brûler sa pièce en présence de Barrère et des autres décemvirs.

Déjà la république des lettres venait de perdre l'un de ses membres les plus distingués ; Fabre-d'Eglantine, auteur du Philinte de Molière, fut guillotiné en l'an II, par jugement du tribunal révolutionnaire. Cet au-

---

à la compagnie des Indes. Le 9 thermidor lui a valu sa liberté.

teur, né de parens pauvres, avait d'abord été soldat ; il se fit ensuite comédien, et il joua pendant long-tems les premiers rôles dans les petites villes de province : il était acteur extrêmement médiocre, pour ne pas dire mauvais.

Ses premiers ouvrages dramatiques furent joués sur des théâtres subalternes, et on y reconnut dès lors l'empreinte d'un talent original. Le Convalescent de Qualité, le Présomptueux Imaginaire, l'Intrigue Epistolaire, le Philinte assurèrent sa réputation. Il s'était proposé Molière pour modèle, et il avait toujours sur lui un volume de cet immortel auteur. Fabre-d'Eglantine avait beaucoup lu, et, comme il était doué d'une mémoire prodigieuse, il étonnait tous ceux qui se trouvaient avec lui par ses vastes connaissances : mais il n'aimait point à être contredit ; son amour-propre, ou plutôt son orgueil, était

extrêmement irritable ; il était tellement convaincu de sa supériorité, qu'il dédaignait même de répondre à des athlètes indignes de se mesurer avec lui.

Il était pénétré du plus profond mépris pour les hommes, aussi était-il toujours sombre, mélancolique, et d'une physionomie sévère. Il ne vit dans la révolution qu'un moyen de faire sa fortune, et, comme un homme de génie sent toujours le prix des richesses, il chercha à s'affranchir de cette misère qui le mettait à la merci d'une foule de gens auxquels il rougissait d'avoir des obligations. Avec une aussi brillante réputation, et un caractère aussi élevé, il ne pouvait manquer de réussir dans la carrière politique ; aussi fut-il nommé député à la convention nationale par l'assemblée électorale de Paris.

On prétend qu'il s'y voua au parti

du duc d'Orléans. Mais nous n'écrivons point ici sa vie révolutionnaire ; nous nous bornons à dire qu'il porta ombrage à Robespierre, et qu'il périt sur l'échafaud avec Chabot et Bazire, qu'on était loin d'accuser de modérantisme.

Il est fâcheux pour l'art dramatique que Fabre se soit jeté dans la révolution ; cet écrivain eût peut-être ramené sur la scène française le véritable genre de la haute comédie : il était né avec un esprit observateur ; il ne s'amusait point à crayonner de faibles esquisses, il ne confondait point de simples manies avec des ridicules, il dédaignait les travers bourgeois ; mais il foudroyait les vices des hommes puissans, son œil pénétrait dans les salons de l'opulence, en un mot, c'était un grand peintre, un génie supérieur.

Il est malheureux qu'il n'ait pas adouci les couleurs sombres de ses

tableaux : il donnait souvent à Thalie un front sévère, un abord dur : on a dit de lui qu'il écrivait avec une plume de fer.

En effet, sa versification est souvent rocailleuse, prosaïque : les grandes idées qu'il mettait au jour eussent beaucoup gagné à être revêtues des charmes du style. Il ne manquait peut-être à Fabre, pour être parfait, que le goût et la délicatesse de Colin-d'Harleville.

Il a laissé beaucoup d'ouvrages posthumes ; mais on n'a retrouvé que les Précepteurs et un seul acte de l'Orange de Malthe.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que le Théâtre de la République donnât aucune pièce nouvelle : la première qui y fut jouée, le 26 prairial, avait pour titre : *les Dangers de l'Ivresse*, et n'obtint qu'un médiocre succès. L'auteur de cet ouvrage, tiré d'une scène de *Garrik*, est Pujoulx,

littérateur estimable, connu par la charmante comédie du Souper de Famille.

Rose et Picard, ou *la suite de l'Optimiste*, comédie en un acte et en vers, fut représentée le surlendemain, 28 prairial, et obtint plus de succès. Colin-d'Harleville, auteur de cette bagatelle, où l'on reconnaît sa touche fine et délicate, n'y mit sans doute d'autre importance que celle de payer son tribut à la révolution, mais au moins n'a-t-il point à rougir d'avoir célébré ce qu'elle a d'odieux, et d'avoir bassement flagorné les monstres qui opprimaient son pays. Robespierre ne cessait de se plaindre de l'aristocratie des gens de lettres : le silence de notre auteur dramatique le plus distingué fût sans doute devenu un signe de proscription, et Colin s'occupa des moyens de conserver sa tête, mais

sans avilir son caractère d'homme et de littérateur.

Enfin, le 9 thermidor vint ouvrir les prisons et renverser les échafauds : cette mémorable journée amena un nouvel ordre de choses, dont l'influence se fit sentir sur les théâtres avec autant de force que celui qui l'avait précédé. Les comédiens français, dont quelques-uns, et entre autres Fleury, avaient déjà obtenu leur liberté, virent tous briser leurs fers : Dazincourt, qui avait le plus de titres à la haine des proscripteurs, resta encore long-tems en arrestation; mais, enfin, l'opinion publique forçant le nouveau gouvernement à être juste, cet estimable acteur fut rendu à ses camarades, et il rentra avec eux dans leur ancienne salle du faubourg St.-Germain, qui s'appelait alors *Théâtre de l'Égalité*, section *Marat*.

Ils firent leur ouverture, le 29 thermidor, par la Métromanie et les Faus-

ses Confidences, et furent revus avec enthousiasme par un public trop long-tems privé de leurs talens. Toutes les applications furent avidement saisies, et on applaudit d'autant plus vivement ces artistes célèbres, qu'ils avaient failli être englouti dans le gouffre qui venait de dévorer tant d'hommes recommandables par leurs talens et leurs vertus.

Ce théâtre ayant repris son rang, nous ne le désignerons désormais que sous le titre de *Théâtre Français*.

Le fameux Préville, qui ne sépara jamais son sort de celui de ses malheureux camarades, vint encore contribuer à l'ensemble de cette belle réunion, et reparut, malgré son âge, dans le Bourru Bienfaisant, dont il avait créé le rôle avec une si grande supériorité.

Les causes qui avaient fait défendre la pièce de *Timoléon* ne subsistant plus, cette tragédie fut représen-

tée, pour la première fois, le 24 fructidor de l'an II, au Théâtre de la République, et obtint un brillant succès. Tout le monde en connaît le sujet: Timophane voulant opprimer Corinthe, sa patrie, Timoléon, son frère, après s'y être vainement opposé, se résolut à le faire assassiner, pour conserver la liberté de son pays.

On sent combien un pareil sujet prêtait aux applications dans le moment où il fut mis à la scène; aussi furent-elles saisies par un public accouru en foule pour voir cet ouvrage.

On y retrouve les beautés et les défauts qui existent dans toutes les tragédies de Chénier, des détails poétiques, de belles situations, mais un vice de conduite, des invraisemblances choquantes, et une enflure souvent ridicule dans le style.

Cette pièce était montée avec une grande pompe; l'auteur y avait joint des chœurs, dont la musique, com-

posée par Méhul, ajouta au succès de la représentation.

Des hommes méchans ou passionnés ont fait à Chénier un crime de cet ouvrage ; ils ont feint d'y trouver un rapprochement avec la mort de son malheureux frère André, assassiné par le tribunal révolutionnaire. Cette calomnie atroce a été trop accréditée, pour que nous ne saisissions pas ici l'occasion de la démentir.

On a vu que, loin de vouloir flagorner les assassins de son frère, l'auteur avait mérité leur courroux, en présentant sur la scène un tyran imbécille, entouré de ses lâches complices. Son sujet est d'ailleurs historique : traité d'abord par Saint-Germain, qui vivait avant le grand Corneille, il l'a été plus récemment par Laharpe, dont la tragédie de Timoléon fut jouée en 1764, et il est certain que Chénier avait conçu le

plande la sienne avant la catastrophe qui l'a privé de son frère.

A ces preuves irrécusables, nous pourrions en ajouter d'autres, mais ce serait donner de la consistance à un faux bruit, semé par la malveillance, accueilli par la passion ou la mauvaise foi, et repoussé par les hommes que n'aveugle point la fureur de l'esprit de parti.

La première pièce nouvelle jouée par les comédiens français, depuis leur mise en liberté, avait pour titre : *le Bienfait de la Loi*, ou *le Double Divorce*. Cette comédie, en un acte et en vers, fut représentée le 5 vendémiaire de l'an III : le sujet en parut bizarre et tout à fait nouveau ; car rien n'est moins commun que de voir une femme se séparer d'un jeune époux qu'elle aime, pour l'unir à une rivale dont elle le sait épris; mais des détails agréables, un style soigné, et surtout le jeu des acteurs, firent le

succès de cette bagatelle, dont l'auteur est Forgeot.

On se rappellera toujours avec attendrissement le trait de bienfaisance et d'humanité du nommé Cange, commissionnaire de la prison de St.-Lazarre sous le régime de Robespierre : cet homme sensible s'étant intéressé au sort d'un détenu plongé, ainsi que sa famille, dans la plus horrible détresse, porta 50 francs à la femme de la part du mari, et remit 50 francs au mari de la part de la femme. Le bon commissionnaire ne possédait qu'un assignat de 100 fr., et la manière noble, touchante et délicate dont il sut l'employer, couvrira à jamais d'opprobre ces riches insensibles dont le cœur est fermé à la pitié et aux plus douces affections de la nature.

C'est ce beau trait, que l'on aime à découvrir au milieu de cet amas de

crimes et d'assassinats, qui a fourni à Gamas le sujet de la comédie, en un acte et en prose, jouée, le 9 brumaire, avec un grand succès, au Théâtre de la République.

Le vertueux Cange assistait, avec toute sa famille, à cette représentation, et il fut présenté aux spectateurs attendris, qui lui prodiguèrent les plus vifs témoignages de respect et d'admiration.

Une autre pièce de circonstance fut jouée, sur le même théâtre, le 22 brumaire suivant; elle avait pour titre: *la Perruque Blonde,* et elle n'obtint d'abord aucun succès. La mode, qui existait alors de porter des cheveux d'une autre couleur que les siens, a donné lieu à cette facétie de Picard. Au moyen de quelques coupures, elle obtint un assez grand nombre de représentations.

Le 21 frimaire an III, les acteurs

de ce théâtre donnèrent une première représentation de *Cincinnatus*, ou *la Conjuration de Spurius Mélius*, tragédie en trois actes et en vers, par Arnauld, auteur de Marius à Minturnes.

Tandis que Rome était affligée par la famine la plus cruelle, Mélius, qui jouissait d'une grande fortune, fournit seul aux besoins de ses concitoyens, et captiva ainsi la faveur populaire : maître de l'opinion publique, cet ambitieux n'éprouvait, pour régner, d'autre obstacle que la fermeté du sénat, déjà affaibli par les calomnies adroitement répandues contre lui.

C'est à cette époque que la pièce commence. Cincinnatus apprend, dans sa retraite, la conduite de Mélius ; il a su démêler ses intentions perfides, et il se rend au sénat pour s'élever contre le crédit de cet homme dangereux. Lucilius, qui aime la fille de Mélius, prend d'abord sa défense ;

mais, bientôt subjugué par l'éloquence entraînante de Cincinnatus, il revient de son erreur, et vote, avec le sénat, l'exil de Mélius : celui-ci, prévenu par ses partisans de l'orage qui se forme sur sa tête, élude le décret qui le condamne, en demandant que sa conduite soit jugée par le peuple, de la faveur duquel il se croit bien sûr.

Déjà les amis de Mélius ont ouvert le forum, des cris séditieux s'élèvent de toutes parts ; dans ce pressant danger, les mesures extrêmes deviennent nécessaires : Cincinnatus est nommé dictateur, et il ordonne que Mélius soit arrêté et traduit devant le tribunal qui doit juger sa conduite.

C'est Lucilius qui est chargé de cet ordre ; mais Mélius, qui connaît son amour pour sa fille, lui offre sa main avec la première place auprès du trône : Lucilius, indigné, ne voit d'autre moyen pour sauver la chose publique que d'assassiner Mélius, et il

le frappe de son poignard au moment où il cherche un refuge dans un groupe de ses partisans. La conspiration tombe avec son chef, et la liberté romaine est encore une fois sauvée.

D'après cette analyse, il est évident que l'auteur a adapté son sujet aux circonstances, et qu'il y a cherché des allusions à l'appel au peuple, et surtout à la chûte de Robespierre. Il ne faut donc pas s'étonner que le plan de sa tragédie soit faible et dénué d'intérêt, d'après la précipitation avec laquelle il l'a conçu, pour que son ouvrage fût joué à une époque où les impressions du régime de la terreur ne fussent point encore affaiblies par le tems.

Au reste, l'exécution ne lui en fait pas moins d'honneur : un style mâle, vigoureux, des pensées énergiques, des tirades brillantes ont, à défaut d'action, soutenu cette tragédie, et n'ont fait que confirmer les grandes

espérances que tous les gens de lettres avaient conçues de son jeune auteur. On a remarqué que, dans la plupart de ses ouvrages, il avait introduit des discussions politiques, et que c'était particulièrement dans ce genre qu'il s'était montré supérieur. Cette pompe, cet appareil peuvent être souvent du ressort de la tragédie; mais ce moyen, trop répété, finit par dégénérer en abus : il ne faut pas toujours discuter là où il faut agir ; il en résulte une sorte de monotonie et de sécheresse que plusieurs gens de goût ont justement reprochées à l'auteur dont nous parlons.

La proscription des comédiens français avait contribué à la fortune du Théâtre de la République : leur mise en liberté le fit d'abord chanceler ; mais leur arrivée dans le centre de Paris acheva de lui enlever la faveur dont il jouissait depuis si longtems.

Le Théâtre du faubourg Saint-

Germain était occupé par une troupe d'opéra comique, avec laquelle les acteurs français avaient été forcés de s'associer : le partage des recettes fut bientôt un sujet de mésintelligence entre ces deux sociétés, composées d'élémens si divers, et il en résulta une séparation qui laissa la jouissance de la salle à la troupe lyrique.

Les premières représentations données par les comédiens français avaient été très-productives, il est vrai ; mais l'isolement du faubourg Saint-Germain, son éloignement des affaires, la facilité de trouver des spectacles dans le centre de Paris, contribuèrent peu à peu à éloigner un public, dans les habitudes duquel il s'était fait une révolution. Les acteurs furent donc forcés de céder à la nécessité ; mais ils ne quittèrent pas sans regrets une salle vaste,

commode, et qui avait si souvent retenti de leurs succès.

Tous les théâtres se disputèrent l'honneur d'offrir un asile à ces intéressans proscrits : le C. Sageret, directeur de celui de la rue Feydeau, obtint la préférence, et conclut avec eux un arrangement d'après lequel ils devaient jouer tous les deux jours sur son théâtre.

Cette brillante réunion y parut, pour la première fois, le 8 pluviôse an III, dans la Mort de César et la Surprise de l'Amour. Saint-Prix, Molé, Dazincourt, mesdemoiselles Contat et Devienne remplissaient les principaux rôles. A partir de ce jour, la foule se porta constamment à ce théâtre, dont le directeur eût fait une fortune immense, s'il se fût borné à cette seule entreprise, et s'il ne se fût pas laissé séduire par des vues d'agrandissement, qui l'ont entraîné vers sa ruine.

La tyrannie de Robespierre avait influencé les théâtres ; la réaction dont elle fut suivie produisit les mêmes effets, et le public, qui avait vu des comédiens oubliant leur état pour se plonger dans l'égout de la révolution, oublia à son tour qu'ils étaient comédiens, et ne voulut plus voir en eux que des apôtres de l'anarchie.

Nous sommes loin d'approuver ces scènes déplorables dont retentirent, à cette époque, les divers théâtres de la capitale, et qui affligèrent bien plus sérieusement une grande partie de la France : ennemis de tous les excès, nous nous éleverons contre tous ceux qui s'en rendirent coupables, sous quelque bannière qu'ils aient marché. Plus la tyrannie avait été grande, plus la réaction devait faire de ravages : un gouvernement vigoureux pouvait seul en arrêter les progrès ; mais celui d'alors, faible

et chancelant, se voyait chaque jour menacé d'être écrasé sous les débris qui servaient de base à sa puissance.

Le Théâtre de la République, sous le règne de la terreur, avait été favorisé par les hommes qui opprimaient la France ; quelques-uns des acteurs qui y étaient attachés avaient à se reprocher des torts graves en révolution : il dut par conséquent souffrir du nouvel ordre de choses qui s'établit après le 9 thermidor, et perdre la faveur qu'il avait obtenue sous un régime exécré de tous les Français. L'orage qui se formait autour de lui grondait depuis longtems ; on ne cherchait qu'un prétexte pour commencer l'attaque : la première représentation de *la Bayadère* vint en donner le signal.

L'auteur de cette pièce n'avait osé l'appeler ni une tragédie, ni une comédie, ni un drame ; il lui don-

nait le titre simple, et sans prétention, de sujet oriental en cinq actes et en vers.

Jamais ouvrage ne fit une chûte aussi épouvantable; le bruit discordant des éclats de rire et des sifflets ne permit pas même d'en suivre l'intrigue. La triste Bayadère, appuyée négligemment contre une coulisse, ne laissait pas échapper un vers qui ne fût accueilli par une triple bordée d'instrumens aigus. C'était mademoiselle Candeille qui en jouait le rôle : des malins avaient répandu dans la salle qu'elle en était l'auteur infortuné, et le public n'en douta bientôt plus en entendant les louanges fades sur sa beauté, sur ses grâces, sur ses talens, qu'elle avait eu soin de mettre dans la bouche de ses interlocuteurs.

Ce qui lui avait réussi dans la Belle Fermière, tourna cette fois à sa confusion, et l'on juge combien

dut souffrir son amour-propre de femme, d'actrice et d'auteur.

Cependant, semblable à une mère courageuse qui se débat avec force contre les monstres qui veulent lui ravir le tendre fruit de ses amours, M.lle Candeille se roidissait contre les flots du parterre mutiné, et répétait avec un héroïsme vraiment rare les vers auxquels mille sifflets venaient de servir d'accompagnement.

Mais tout son espoir, toute sa force durent s'évanouir après le vacarme qu'excita celui-ci, adressé à son amant :

Vous êtes pour le fond ; moi je suis pour la forme.

La toile fut enfin baissée ; mais le tumulte ne cessa un instant que pour recommencer bientôt avec une nouvelle violence.

On jouait pour petite pièce Crispin Rival de son Maître, et l'acteur Fusil était annoncé comme de-

vant en remplir le rôle. Ce comédien avait été l'un des membres de la commission révolutionnaire, qui, sous le proconsulat de Collot-d'Herbois, avait fait périr une multitude de Lyonnais par la guillotine et la mitraille : aussi, à son aspect, des cris d'horreur s'élevèrent-ils dans toutes les parties de la salle ; quelques voix demandèrent qu'il fût forcé de chanter le Réveil du Peuple. (*) Fusil, tout tremblant, entonna le premier couplet ; mais à peine avait-il commencé, que d'autres voix demandèrent Dugazon, et Gaillard, directeur du théâtre. Talma s'étant présenté au public pour annoncer qu'ils étaient absens, fut très-vive-

---

(*) Chant composé dans de bonnes intentions, sans doute, mais qui devint l'hymne de mort de la réacion, comme la Marseillaise avait été celle de la terreur.

ment applaudi ; on l'engagea à lire lui-même le Réveil du Peuple, qu'on trouvait déplacé dans la bouche de Fusil, et celui-ci, contraint de tenir le flambeau, fut accablé de tout le poids de l'exécration publique. (*)

Ces scènes affligeantes se renouvelèrent quelques jours après : Dugazon, paraissant pour remplir son rôle, fut couvert de huées, et on demanda à grands cris qu'il fît amende honorable, en chantant le terrible Réveil ; mais cet acteur, loin de se laisser effrayer, jeta la perruque qui lui couvrait la tête, et sembla provoquer les spectateurs. Ceux-ci se précipitèrent en foule sur le théâtre,

---

(*) Un jeune homme de Lyon se leva sur les banquettes, et lut, à haute voix, un jugement signé Fusil, qui condamnait son père à mort.

et il se déroba par la fuite à la fureur des assiégeans.

Dugazon, poursuivi par un public furieux, dut sentir alors tout le prix de la *modération*, de cette vertu qu'il avait essayé de tourner en ridicule, et que décemment il ne pouvait plus exiger de ses ennemis.

L'histoire citera, comme un fait remarquable, qu'après le 9 thermidor, après la destruction de Robespierre, les cendres de l'infame Marat furent transportées au Panthéon Français par la convention nationale toute entière. Le buste de ce monstre sanguinaire avait été placé dans toutes les salles de spectacle; mais l'opinion publique se manifesta bientôt avec d'autant plus de force, qu'elle avait été long-tems comprimée : le 13 pluviôse, une foule de jeunes gens se porta dans les divers théâtres, et les bustes furent renversés et brisés au milieu des plus vives acclamations.

Le comité de sûreté générale, dont la majorité était encore composée d'hommes qui avaient marché sous les bannières de la terreur, crut voir dans cet évènement une grande conspiration ; il donna les ordres les plus précis pour replacer les bustes, et vint en faire, le lendemain, son rapport à la convention, qui, plus sage et mieux avisée, se contenta de passer à l'ordre du jour.

Le soir même, les bustes furent de nouveau mis en pièces, et les débris jetés à l'égoût Montmartre.

Les réactions sont d'autant plus horribles, que des hommes perfides s'en servent pour satisfaire des vengeances particulières : Talma en fit bientôt la triste épreuve, et quelques-uns des nombreux ennemis que son énergie lui avait suscités dans un tems où il était honorable d'aimer la révolution, se rendirent à une représentation d'Epicharis, et firent écla-

ter des murmures lorsqu'il se présenta pour remplir le rôle de Néron.

Talma s'avança d'un air calme, et tint au public le discours suivant:

« Citoyens, j'avoue que j'ai aimé « et que j'aime encore la liberté ; « mais j'ai toujours détesté le crime « et les assassins : le règne de la ter- « reur m'a coûté bien des larmes, la « plupart de mes amis sont morts sur « l'échafaud. Je demande pardon au « public de cette courte interruption : « je vais m'efforcer de la lui faire ou- « blier par mon zèle et par mes ef- « forts. »

Cette justification noble et touchante fut accueillie par les plus vifs applaudissemens, et les cabaleurs, forcés au silence, se retirèrent pour cacher leur honte et leur confusion. (*)

(*) Les ennemis de Talma ayant répandu

qu'il était l'un des persécuteurs des comédiens français, mademoiselle Contat publia la lettre suivante :

Paris, 3 germinal an III.

Ce fut à l'époque même de notre persécution que je reçus de Talma (que je ne voyais plus depuis long-tems) des marques d'un véritable intérêt.

Je les jugeai si peu équivoques, qu'elles firent disparaître les légers nuages de nos anciennes divisions, et nous rapprochèrent. Je m'empresse de rendre cet hommage à la vérité : puisse-t-il détruire une inculpation que je ne savais pas même exister ! je ne concevrai jamais qu'un artiste spécule froidement sur la ruine des autres, et je pense que Talma n'était pas alors plus disposé à profiter de nos dépouilles que *nous* ne le serions aujourd'hui à bénéficier des siennes. Je dis *nous*, sans avoir consulté mes camarades, mais je le dis avec la certitude de n'en être pas désavouée.

Louise Contat.

publique donnèrent, le 13 pluviôse an III, la première représentation de *Galathée*, mélo-drame en un acte.

Pigmalion a épousé Galathée : mais pour savoir s'il possède entièrement son cœur, il prétexte une longue absence, et lui écrit que, ne pouvant vivre loin d'elle, il expire de douleur. Il lui envoie ses cendres renfermées dans une urne, avec son dernier ouvrage, qui est une statue d'Apollon.

Galathée, seule, en proie à ses regrets, croit voir dans Apollon tous les traits de son époux; elle s'imagine qu'un dieu cruel se joue de sa douleur, et elle n'ose céder à tout l'intérêt que lui inspire cette belle statue. Mais, ô surprise! Apollon descend de son piédestal, et se jète aux genoux de Galathée : c'est Pigmalion lui-même, qui avoue à son épouse l'épreuve dont il s'est servi, et qui se réunit pour toujours à ce qu'il aime.

Il y avait du mérite de style et

de la chaleur dans ce mélo-drame, imité de celui de J.-J. Rousseau. L'auteur en fut demandé et nommé; c'était Poultier, (*) membre de la convention nationale.

Cependant les comédiens français, réfugiés au théâtre Feydeau, y attiraient une foule considérable; mais, après avoir épuisé les bénéfices que procurent les rentrées successives des principaux acteurs, il fallut songer à monter des ouvrages nouveaux: le choix du premier ne fut pas des plus heureux, il avait pour titre: *Agathine*, ou *la Fille Naturelle*, comédie en cinq actes et en vers, et fut joué, pour la première fois, le 14 ventôse an III. Un fonds romanesque, une double intrigue, des scè-

---

(*) Célèbre par la rédaction du journal l'Ami des Lois. Il est aujourd'hui membre du corps législatif.

nes très-longues, un échafaudage continuel de sentimens héroïques, et de lieux communs, tout contribua au peu de faveur qu'obtint cet ouvrage, improprement nommé comédie, et tout au plus digne du titre de drame.

Il fallait que la pièce fût bien faible, puisqu'avec l'appui de Molé, Fleury et Contat, elle ne put se soutenir que pendant trois ou quatre représentations. L'auteur, Lourdet de Santerre, n'en est pas moins un homme de beaucoup d'esprit; mais au théâtre comme au combat les armes sont journalières.

Une pièce de circonstance, intitulée : *le Bon Fermier*, obtint plus de succès, le 27 ventôse suivant, sur le même théâtre. Le trait qui y donna lieu est digne d'être placé à côté de la belle action du vertueux Cange. Sous le règne de la terreur, les bourreaux ne se contentaient pas des têtes de leurs victimes, ils s'en-

graissaient encore de leurs dépouilles, et une horrible confiscation frappait du même coup leurs femmes et leurs enfans. (*)

Un cultivateur, dont le propriétaire avait été assassiné dans ces tems affreux, acheta sa terre pour en faire présent aux enfans, qu'il avait cachés et sauvés depuis la mort de leur père. Ségur le jeune a tiré tout le parti possible de ce cadre intéressant, et son drame obtint un succès prodigieux, dû non-seulement à la beauté de l'action, mais au talent et au charme qu'il avait su répandre dans son ouvrage.

La chûte de Robespierre devait nécessairement enflammer l'imagination des poëtes; aussi produisit-

---

(*) Barrère appelait cela *battre monnaie à la place de la Révolution*. Propos atroce!

elle presque autant d'ouvrages que son élévation en avait fait naître. Les pages de l'histoire furent feuilletées avec soin pour découvrir quelque tyran qui eût des signes de ressemblance avec celui des Français, et *Pausanias* se trouva fort heureusement pour fournir à un jeune auteur la tragédie en cinq actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 8 germinal an III, sur le théâtre de la rue Feydeau. Pausanias général célèbre, qui avait d'abord combattu pour la liberté de son pays, et qui aspira ensuite à en devenir le tyran, ne ressemble sans doute point à Robespierre, le plus lâche et le plus féroce des hommes : mais l'auteur comptait sur les applications, et, entraîné par le desir de produire de l'effet, il oublia qu'il était à Sparte, pour se transporter à Paris.

La multiplicité des rapprochemens

nuisit au succès de la pièce, qui n'avait plus l'air que d'un travestissement : c'étaient Robespierre, Tallien, et les autres auteurs du 9 thermidor, habillés à la grecque, et on sait que rien n'est moins tragique que des caricatures.

Le Portrait d'un Magistrat vertueux, assassiné pendant la tyrannie, et que chacun reconnut pour l'infortuné Malesherbes, fut très-vivement applaudi, et préserva la pièce d'une chûte inévitable. Le citoyen Trouvé (*) en fut nommé l'auteur. Larive, Saint-Prix, Saint-Phal, Naudet, et mademoiselle Raucourt remplissaient les principaux rôles.

Le Théâtre de la République ne fut guère plus heureux le 23 germinal suivant : on y donna la première représentation d'*Abufar*, ou *la Fa-*

(*) Ce jeune homme a fait beaucoup de

mille Arabe, tragédie en cinq actes et en vers, de Ducis.

Un chef de famille arabe, Abufar, a recueilli dans le désert un enfant qu'il a vu naître, et dont la mère a péri en lui donnant la vie. L'esprit de famille, qui appartient aux mœurs arabes, a fait craindre à Abufar que l'orpheline ne fût traitée en étrangère dans sa famille, s'il révélait sa naissance, et il l'a fait passer pour sa fille.

Abufar a deux autres enfans, Odéide sa fille, et Faran son fils.

---

chemin depuis ce tems-là : il était alors rédacteur du Moniteur ; il fut ensuite, pendant vingt-quatre heures, secrétaire général du directoire exécutif, et nommé, peu de tems après, secrétaire de légation à Naples ; il fut bientôt ambassadeur à Milan, chargé d'affaires à Stuttgard, et enfin il est aujourd'hui membre du tribunat.

Un jeune Persan, que les lois de la guerre ont fait tomber entre ses mains, mais qu'il traite plutôt en ami qu'en captif, Pharasmin habite aussi dans sa chaumière.

Faran, devenu amoureux de Saléma, (c'est le nom de l'orpheline) et épouvanté d'un amour qu'il croit être incestueux, déserte la maison de son père. Ses sœurs n'espèrent plus le revoir; et son père, irrité de sa fuite, le bannit à jamais de son cœur.

Pharasmin et Odéide ont pris l'un pour l'autre des sentimens tendres, et c'est dans cette situation que la pièce commence.

Abufar rend la liberté à Pharasmin: l'idée d'un départ amène entre celui-ci et Odéide la déclaration de leur amour mutuel, que, jusque-là, ils n'avaient osé se découvrir. D'un autre côté, le bruit de la mort de Faran vient à se répandre: Saléma,

qui l'aimait aussi, laisse échapper, dans sa douleur, qu'au moins elle n'aura plus à rougir d'une exécrable flamme. Mais Faran, qui ignore l'amour de sa sœur, revient après de longs voyages : son père, offensé, ne le reconnaît plus : le fils, désolé, fait pénétrer dans l'ame paternelle les accens étouffés de l'innocence condamnée, et du respect filial repoussé. Abufar le reçoit dans ses bras ; mais il met un prix à son pardon, c'est qu'il se fixera dans la tribu par les liens sacrés de l'union conjugale. A cette proposition, l'amour qu'il a pour Saléma vient de nouveau troubler sa raison. Abufar insiste ; il va plus loin, il exige que son fils propose la main de sa sœur à Pharasmin. *De laquelle ?* s'écrie vivement Faran. De Saléma, répond le père. A ces mots, tous les serpens de la jalousie tourmentent le malheureux Faran : un entretien qu'il a

avec Saléma, et dans lequel leur amour mutuel se montre à chaque mot, sans pourtant se déclarer, achève d'exciter sa fureur.

Cependant la peuplade accourt vers Abufar, pour être témoin du bonheur de Pharasmin : mais tout à coup Faran se présente pour y mettre obstacle ; il s'oppose au choix d'un étranger : sa fureur l'égare, il se précipite sur Pharasmin ; son respect pour son père l'arrête seul, et il lui rend ses armes.

A l'emportement de Faran, succède un accablement profond : il se résout à quitter de nouveau son pays et sa famille, et il s'excuse près de Pharasmin ; il l'engage même, au nom de son père, à épouser sa sœur, lui recommande l'honneur de sa nouvelle patrie, le bonheur d'Abufar, celui de ses sœurs, celui de Saléma. Pharasmin lui apprend que c'est Odéide qu'il aime, et dont il est

aimé. A ce mot, le tourment de la jalousie cesse ; mais celui de l'amour sans espoir reste encore. Un nouvel entretien de Faran avec Saléma l'irrite et le porte au désespoir : les deux amans s'abandonnent à l'expression de leur amour ; leur langage, d'abord contraint, s'anime par degrés, il s'échauffe, il devient brûlant : alors le souvenir des liens de famille qui les unissent et les séparent vient les frapper d'effroi et de remords. Mais Abufar instruit par Pharasmin du feu qui nourrit Faran pour sa sœur, accourt vers eux ; il leur apprend que Saléma n'est point sa fille, et il l'unit à Faran.

Tel est le fonds de cette bizarre tragédie, qui n'obtint qu'un succès vivement contesté.

Une exposition obscure, des *quiproquo* continuels comme dans une comédie, un intérêt double, (l'amour de Pharasmin pour Odéide, et ce-

lui de Faran pour Saléma) et enfin un dénouement brusque et mal amené, contribuèrent sans doute au mécontentement du public.

Nous ne pouvons concevoir les raisons qu'a eues l'auteur pour laisser ignorer au public que Saléma n'est point la fille d'Abufar ; cette ignorance empêche de prendre de l'intérêt à un amour qui paraît incestueux, et qui ne peut alors qu'inspirer de l'horreur : l'objet de la tragédie n'est point d'exciter une grande surprise au dénouement ; il faut abandonner cette misérable ressource au drame et à la pantomime. L'ame du spectateur est plus véritablement émue quand il voit tant de souffrances qu'il pourrait faire cesser d'un mot ; et certes, il ne s'intéresse pas moins à la jalousie d'Orosmane, et au coup qu'il prépare à Zaïre, parce qu'il sait qu'elle n'est point infidelle.

La tragédie d'Abufar offre de grandes beautés de style ; l'auteur lui a donné une couleur vraiment orientale, mais qui n'est pas toujours tragique : une foule de beaux vers semblent plutôt appartenir au genre de l'idylle, et on sent qu'une pareille innovation est tout à fait contraire aux règles du bon goût.

Malgré le peu de succès que cette tragédie obtint d'abord, elle s'est soutenue au théâtre, et si elle n'ajoute point à la gloire de Ducis, son auteur, elle est du moins digne de sa haute réputation.

Talma a établi le rôle de Faran avec beaucoup de mérite ; mademoiselle Desgarcins jouait celui de Saléma ; et madame Petit, qui s'était chargée par complaisance de celui d'Odéide, eut le talent de s'y faire applaudir.

Nous avons déjà dit que c'est par le théâtre qu'on peut juger les mœurs

d'un peuple, et les progrès de sa civilisation. Les diverses révolutions, qui s'opèrent dans la forme du gouvernement et dans l'esprit public, influent nécessairement sur la nature des ouvrages dramatiques. Pendant le règne affreux de la terreur, les théâtres étaient salis par des pièces *révolutionnaires*, aussi dégoûtantes qu'*immorales :* après le 9 thermidor, on y représenta une foule d'ouvrages propres à faire exécrer le despotisme des bourreaux, et à rendre à l'esprit national sa direction naturelle vers les idées libérales. Tel était le but de la comédie en cinq actes et en vers, jouée, pour la première fois, sur le théâtre de la rue Feydeau, le 4 floréal an III, sous le titre de *Tolérant.* Ce caractère, peu dramatique en lui-même, ne pouvait guère être mis en scène que comme un point d'opposition avec un *intolérant ;* mais nous le croyons trop

faible, trop monotone, trop doucereux pour être un caractère principal. Cet avis fut au moins celui du public, et l'ouvrage, dans lequel on applaudit de jolis détails, n'obtint qu'un succès médiocre, troublé par de fréquens murmures. Cependant l'auteur fut demandé, et Saint-Phal vint nommer Demoustier, qu'on eût deviné au seul choix de son sujet. Il fallait que le Tolérant fût bien peu susceptible d'effet, puisqu'il n'en produisit point joué par Molé, Fleury, Saint-Phal, Dazincourt et mademoiselle Mézeray.

Si la comédie du Tolérant n'avait obtenu au Théâtre Feydeau qu'un demi-succès, les acteurs tragiques du même théâtre ne furent pas plus heureux à la représentation de Pison, tragédie en cinq actes, jouée le 12 prairial an III. Le sujet de cette pièce est absolument le même que celui d'Epicharis et Néron, et certes, elle

est loin de pouvoir soutenir la concurrence. Le plan parut faible, la marche lente, le style froid et sans couleur. L'auteur a craint de s'écarter de la vérité historique, et Néron triomphe au dénouement. Nous croyons que le poëte a le droit de sacrifier l'histoire à la morale, ou qu'au moins il ne doit pas la mettre en scène quand elle ne peut que retracer le triomphe du crime. Comme on savait que cette tragédie était l'ouvrage d'un jeune homme, le public, indulgent, crut devoir demanmander son nom : cette preuve de bienveillance était moins une récompense qu'un encouragement ; on vint nommer Petitot.

Le Théâtre Feydeau se dédommageait du peu de succès qu'obtenaient les nouveautés par l'affluence qu'attirait la reprise de *l'Ami des Lois*. Cet ouvrage, cependant, ne produisit pas autant d'effet que dans la

nouveauté : les circonstances n'étaient plus les mêmes ; les hommes qu'il vouait à l'exécration publique avaient presque tous expié sur l'échafaud et leurs crimes et leur ambition, et le souvenir d'un scélérat n'excite plus une indignation aussi vive que le spectacle de son triomphe : mais le public se rappela que cette pièce, qui honore le talent et le courage de Laya, avait été jouée lorsque les oppresseurs de la France étaient presque arrivés à la puissance suprême, et que l'auteur avait alors attaqué de front, non leur mémoire, mais leurs personnes et leurs complots. On se plut encore à payer un tribut de reconnaissance aux artistes courageux pour qui l'Ami des Lois avait été un titre de proscription, et presqu'un arrêt de mort.

Le Théâtre de la République, pour faire oublier qu'il avait été longtems obligé de composer son réper-

toire des farces grossières ou des conceptions atroces qu'enfantaient *les poëtes de la terreur*, donna, le 22 prairial, la première représentation de *Tartuffe Révolutionnaire*, ou *la suite de l'Imposteur*, comédie en trois actes et en vers. Il était sans doute téméraire d'entreprendre la suite de Tartuffe, et de se placer, pour ainsi dire, en comparaison avec un grand nom et un ouvrage sublime : mais l'auteur avait fait plus ; il avait imité toutes les situations de la pièce de Molière, et les avait présentées dénuées de cette force de style et de logique qui caractérise ce grand maître. Tartuffe est sorti du cachot où l'aventure d'Orgon l'a fait enfermer : la révolution est arrivée, et Tartuffe s'est fait *ultrà-révolutionnaire*. Il a trouvé un asile dans la maison de Dufour, homme simple et crédule, et là, comme chez Orgon, il séduit la

femme de son bienfaiteur ; il le détache de son frère, de son fils, de toute sa famille, et finit par le dénoncer, pour épouser sa femme, et jouir de ses grands biens. Mêmes épreuves, mêmes moyens que dans l'ouvrage de Molière. A la fin, Dufour va être traîné en prison, lorsque son fils parvient à découvrir la scélératesse de Tartuffe : pour dernière preuve, on trouve chez ce monstre *la planche aux assignats*, et il est livré à la vengeance des lois. Le souvenir de la pièce de Molière nuisit beaucoup au succès de cet ouvrage, dont le style était d'ailleurs faible et négligé. L'auteur ne fut pas demandé.

Les comédiens du Théâtre de la République trouvèrent un ample dédommagement dans le succès brillant qu'obtint, le 13 thermidor an III, *Quintus Fabius*, ou *la Discipline Romaine*, tragédie en trois actes et

en vers. Papirius Cursor, dictateur, est appelé à Rome ; il laisse le commandement de son armée à son gendre Quintus Fabius Maximus, avec la défense expresse de livrer bataille à l'ennemi. Le jeune Quintus trouve l'occasion de détruire l'armée samnite ; il croit devoir oublier l'ordre de Papirius pour le salut de la patrie, il attaque l'ennemi, et remporte une victoire complète. Papirius, moins sensible à la gloire que viennent de recueillir et Rome et son gendre, qu'aux dangers que peut entraîner cet exemple éclatant d'indiscipline, veut punir de mort Quintus Fabius. Ce trait de l'histoire romaine avait déjà fourni une tragédie à *Apostolo Zeno*, le Corneille de l'Italie. L'auteur français, sans rien emprunter à Zeno, a su soutenir l'intérêt par des moyens naturels, dans une tragédie qui semble n'offrir qu'une situation. Cette tra-

gédie, faite pour ajouter à la réputation de Legouvé, son auteur, fut très-bien jouée par Talma, Baptiste aîné, et mademoiselle Desgarcins.

Le 28 vendémiaire an IV, les comédiens français de Feydeau donnèrent la première représentation des *Conjectures*, comédie en cinq actes et en vers, de Picard.

Cet ouvrage, comme tous ceux de l'auteur, offre des détails extrêmement comiques. La scène se passe dans un village : Prospère, jeune voyageur, se présente chez Michel pour obtenir l'hospitalité. Rose, fille de Michel, Marguerite, sœur de ce dernier, et un barbier, leur voisin, font mille conjectures sur le voyageur : ils le prennent tour à tour pour un homme fugitif, un général d'armée, un banquier, un banqueroutier, etc., jusqu'au moment où l'arrivée de Pauline, sœur de Prospère, découvre qu'il allait rendre l'honneur

à cette jeune personne, séduite par un infidèle.

Cet ouvrage obtint du succès ; mais la faiblesse du fonds força l'auteur à le remettre en trois actes. Il fait aujourd'hui partie du répertoire riche et varié qu'il exploite lui-même au Théâtre de Louvois.

Larochelle, qui avait quitté le Théâtre de la République pour rentrer avec ses anciens camarades, jouait le rôle du barbier avec beaucoup d'originalité : cet acteur, auquel on ne rend point assez de justice, a toujours un jeu franc, comique et exempt de charge ; c'est un des sujets les plus précieux de sa société.

La quantité immense d'assignats émise par le gouvernement d'alors avait fait des Français un peuple de marchands et d'agioteurs, chacun, craignant de voir périr entre ses mains les valeurs dont la dépréciation augmentait tous les jours, cher-

chait à les convertir en marchandises: les magistrats, les poëtes même étaient devenus des commerçans, et c'est de cette époque fameuse que datent tant de fortunes acquises au prix de la bonne foi, de l'honneur et de la probité. Cette manie universelle fournit à un jeune auteur dramatique une petite comédie en un acte et envers, intitulée: *l'Agioteur*, et jouée, pour la première fois, le 8 brumaire de l'an IV, sur le Théâtre de la République.

Des critiques fines et délicates quelques scènes comiques, et une versification agréable, contribuèrent au succès de cette bluette, dont l'auteur est Armand Charlemagne.

Ce jeune littérateur a débuté dans la carrière dramatique par des ouvrages pétillans d'esprit et d'originalité : mais, rebuté de toutes parts, abreuvé de dégoûts et d'amertume,

forcé de porter aux petits théâtres des productions qui y sont sacrifiées, il paraît avoir renoncé à un genre dont l'intrigue et la bassesse s'emparent si facilement.

Dira-t-on encore que les beaux arts sont encouragés ? Les débuts d'une actrice faible et sans expérience font tourner toutes les têtes, et ceux d'un auteur qui promet quelque chose à son siècle sont à peine remarqués : l'une voit s'ouvrir pour elle tous les trésors de l'admiration et de la flatterie; l'autre, en butte à la censure, à l'envie et à toutes les passions haineuses, se voit préférer un bouffon italien, ou un charlatan, à qui l'on prodigue les encouragemens que réclame le véritable génie.

C'est une idée heureuse d'avoir mis en scène trois amis de collège qui, ayant suivi une carrière différente, se retrouvent au milieu du

monde après une longue séparation. Les souvenirs de la jeunesse nous consolent souvent des malheurs de la vie, et l'imagination aime à se reporter vers ce tems où nos premières années étaient à l'abri de la haine et des passions qui tourmentent la triste humanité.

La comédie en trois actes et en vers, jouée, pour la première fois, le 23 frimaire an IV, au Théâtre de la République, sous le titre des *Amis de Collège*, honore l'esprit et le cœur de Picard, et nous aimons à la regarder comme l'une de ses productions qui aient le plus de droits aux suffrages des gens de lettres, et à l'estime des hommes de bien.

Clermont, Derville et Robert, élevés au même collège, se sont perdus de vue: le premier n'est pas devenu riche, il s'est fait poëte; le second, parvenu au comble de l'opu-

lence, passe ses jours dans la mollesse et l'ennui ; le troisième, enfin, a embrassé l'état de menuisier, et ce bon artisan nourrit sa vieille mère du produit de son travail.

Clermont, pressé par le besoin, ne peut trouver une somme de trois mille livres, qui lui est indispensablement nécessaire : il se rappelle alors son ancien ami de collège Derville, et vient avec confiance lui faire part de sa malheureuse situation.

Celui-ci, dont les richesses ont corrompu le cœur, lui fait un accueil glacé, au lieu de venir à son secours. Il se permet sur l'état de poëte qu'il a embrassé des remontrances décourageantes, et lui donne des conseils avec une sécheresse et une impudence dont le sensible Clermont est révolté.

Il ne sait où porter ses pas, lorsqu'il rencontre le menuisier Robert. Ce brave homme le reçoit avec l'ef-

fusion de la sincère amitié : il le presse dans ses bras, l'interroge avec intérêt sur sa situation, le présente à sa vieille mère, et lui prête enfin les trois mille livres dont il a besoin, en lui cachant toutefois qu'il est obligé de vendre une partie de ses effets pour compléter cette somme. Sur ces entrefaites, Derville se trouve ruiné par un abus de confiance ; ses deux camarades de collège l'apprennent, le consolent, et lui offrent tous leurs services. Ce trait corrige Derville ; il sent ses torts, les abjure, et finit par s'associer à Robert.

Cet ouvrage est rempli de détails charmans, et de traits d'un excellent comique. L'auteur y a introduit un vieux professeur de rhétorique, dont le personnage, tout à fait original, est parfaitement bien joué par Dugazon. C'est dans ce genre que Picard aurait toujours dû s'exercer ; et certes, il travaillerait plus utilement

pour sa gloire en nous offrant des tableaux dont les couleurs résistent aux ravages du tems, qu'en mettant sous nos yeux des esquisses grotesques ou des caricatures qui peuvent bien exciter le gros rire, mais qui s'évanouissent aussi rapidement que la mode les a fait naître.

Le sujet de *Myrra*, tragédie en trois actes et en vers, jouée, pour la première fois, sur le Théâtre Feydeau, le 12 nivôse an IV, est l'un des plus extraordinaires et des plus hasardés qu'on ait jamais mis à la scène ; on va en juger par une courte analyse :

Myrra est sur le point d'épouser Périandre, jeune héros estimé de toute la Grèce : Cynire, père de Myrra ; Antioppe, sa mère, se réjouissent de cette union, et Myrra elle-même y a consenti ; mais elle paraît dévorée par une sombre dou-

leur, et ses parens s'en inquiètent et s'en affligent.

Elle n'a pu donner son cœur à Périandre; il appartient à un autre : elle brûle d'un amour criminel pour Cynire, son père. On veut pénétrer cet horrible secret : elle le cache à tout ce qui l'entoure; elle évite son père avec soin, et, résolue à fuir les lieux qu'il habite, elle presse l'heure de son union, sollicite un prompt départ.

Enfin le jour de son hymen arrive : l'autel est préparé, les époux sont dans le temple. Le prêtre s'avance pour remplir son ministère, lorsque tous les présages lui annoncent que le sanctuaire des dieux est profané par des affections criminelles : les prêtres, effrayés, sortent du temple; la cérémonie est interrompue : Périandre, au désespoir, va chercher la mort. Cynire veut arracher du cœur de sa fille son fatal secret; il

la menace de sa malédiction, et l'infortunée laisse alors échapper l'aveu de sa flamme criminelle, et s'en punit en se donnant la mort.

L'amour incestueux qui fait la base de cette tragédie est révoltant : en vain l'auteur a-t-il voulu s'étayer de l'exemple de Phèdre; celle-ci n'est point la mère d'Hypolite : la passion d'une jeune fille pour son père est, d'ailleurs, bien plus criminelle, et nous doutons que Racine lui-même ait pu faire supporter à la scène un pareil sujet.

L'auteur de cette tragédie l'a traitée avec un talent bien rare à l'âge de vingt-deux ans ; il est malheureux qu'il ait choisi un cadre aussi ingrat, et on doit juger, par le mérite qu'il y a développé, de celui qu'il ferait briller dans un ouvrage dont le plan serait mieux conçu, et le fonds plus rapproché de nos mœurs et de nos habitudes. Le public crut lui de-

voir des encouragemens ; il le demanda à grands cris, et on vint lui nommer Souriguière. (*)

Le Réveil du Peuple et la Marseillaise ont excité de longs débats dans nos théâtres : ces cris de ralliemens des factieux y retentissaient tour à tour par une espèce de transaction dont la convention nationale elle-même avait donné l'exemple en faisant chanter alternativement les deux hymnes dans son sein.

La fameuse journée du 13 vendémiaire fit à jamais disparaître le Réveil du Peuple, et chaque soir la musique des spectacles exécutait, par ordre, des morceaux patriotiques.

(*) Ce jeune homme, que d'heureuses dispositions et un début brillant semblaient devoir attacher au théâtre, s'est malheureusement lancé dans la carrière politique. Pros-

Les assistans, las de révolution, écoutaient avec indifférence, et souvent avec peine, des airs qui leur rappelaient de fâcheux souvenirs ; quelques étourdis firent même éclater des signes d'improbation, et il n'en fallut pas davantage pour alarmer ce directoire exécutif, dont la pusillanimité devait faire présager la prochaine destruction.

Peu s'en fallut que de simples plaisanteries ne fussent érigées en conspiration ; et nous croyons devoir publier la lettre qu'écrivit, à cette occasion, le ministre de la police Merlin de Douai, (*) pour donner une idée

---

crit au 18 fructidor, il a dû regretter sa première vocation : après une longue traversée, il viendra sans doute se reposer dans le sein des muses.

(*) Aujourd'hui commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation.

des petits moyens qu'employait ce burlesque gouvernement :

Au général en chef de l'armée de l'intérieur.

Paris, le 20 nivôse an IV.

« Je suis informé, général, qu'hier, « au Théâtre de la rue Feydeau, « les airs chéris des républicains « n'ont été accueillis que par des « huées. Que devient donc l'arrêté « du directoire exécutif qui enjoint « à tous les entrepreneurs et propriétaires des spectacles de Paris de « les faire jouer chaque jour avant « le lever de la toile ? Je vous charge « de vous tenir prêt à faire arrêter « sur-le-champ, et en flagrant délit, « tous ceux qui contreviendraient à « l'arrêté du directoire exécutif, et « je compte, à cet égard, sur votre « zèle et sur votre fermeté.

« MERLIN. »

Il faut convenir que les étrangers, en lisant de pareilles lettres, devaient se faire une idée singulière de notre patriotisme, et on ne doit plus s'étonner s'ils refusaient de croire à la stabilité d'un gouvernement qui annonçait lui-même à l'Europe le peu de cas qu'on faisait de son autorité.

Pour prouver combien les proscriptions avaient réfroidi l'enthousiasme révolutionnaire, il nous suffira de comparer l'effet que produisait, en 1792, la Mort de César avec l'accueil qu'elle reçut après le 9 thermidor : on doit se rappeler que les déclamations sanguinaires de Cassius, et les fureurs patricides de Brutus étaient toujours couvertes d'applaudissemens, tandis que les discours de César et la belle harangue d'Antoine n'étaient entendus qu'avec la plus grande défaveur. A la remise de cet ouvrage au Théâtre Feydeau, toutes les maximes révo-

lutionnaires parurent repoussantes; Brutus et les conspirateurs romains rappelèrent les jacobins modernes : le discours d'Antoine excita, au contraire, le plus vif enthousiasme, et le sort malheureux de César le plus tendre intérêt.

Ce rapprochement, qui appartient autant à l'histoire de la révolution qu'à celle du théâtre, nous a paru curieux, et nous avons dû l'offrir au public.

Ce qui ne paraîtra pas moins bizarre, c'est que l'on ait cherché à faire un crime aux comédiens français de cette nouvelle direction de l'esprit public, et que les apôtres de l'anarchie aient provoqué contre eux des mesures de sévérité, en s'appuyant sur la ridicule supposition que les acteurs chargés des rôles républicains les avaient mal joués à dessein, tandis que ceux qui remplissaient les personnages royalistes

avaient eu l'incivisme de les rendre avec beaucoup de talent.

Les receveurs, les ouvreuses même ne furent point à l'abri des dénonciations : on les accusait de se servir du mot *monsieur*, et de ne jamais employer celui de citoyen.

Une circonstance malheureuse acheva de faire éclater la tempête qui se formait depuis long tems : la première représentation de la pièce intitulée : *les Réclamations contre l'Emprunt Forcé*, qui n'était que l'apologie de cette taxe désastreuse, fut à peine entendue au milieu des sifflets. La chûte de cette œuvre très-médiocre de Dorvigny acheva d'indisposer l'autorité, et le directoire exécutif, par un ridicule arrêté en date du 8 ventôse, ordonna la clôture *d'un club d'anarchistes, d'une taverne, d'une maison de jeu, d'un cabaret, de l'église de Saint-André et du Théâtre de la rue Feydeau.*

Ce fut en vain que les gens de lettres, les artistes et plusieurs représentans du peuple (*) réclamèrent contre cet acte vexatoire; la clôture dura plus d'un mois, et ce ne fut que le 13 germinal suivant qu'il fut permis aux acteurs de reprendre le cours de leurs représentations.

Thalie, privée de ses plus dignes soutiens, se vit encore enlever une célèbre actrice : M.lle Dangeville, retirée depuis long-tems du théâtre, où elle remplissait avec tant de distinction les rôles de soubrette, mourut dans un âge très-avancé, et emporta les regrets de tous les amis des arts et des talens.

Le jour même de l'ouverture du

(*) Félix Faucon, connu en littérature par des poésies fugitives, a écrit, à ce sujet, au directoire exécutif, une lettre qui honore à la fois son esprit et son cœur.

Théâtre Feydeau, celui de la République donna la première représentation du *Lévite d'Ephraim*, tragédie en trois actes et en vers. Lemercier a puisé son sujet dans un ouvrage de J.-J. Rousseau ; mais ce qui plaît dans un poëme ou dans un roman, ne convient pas toujours au théâtre, et si l'auteur eût été bien pénétré de cette vérité, il n'eût sans doute pas tracé l'action horrible et révoltante d'un homme qui coupe sa femme en morceaux.

. . . . . Je fis de ses membres épars,
Pour les douze tribus, douze sanglantes parts.

Aussi cette pièce n'obtint-elle qu'un succès d'estime dû à de grandes beautés de détails, et à des scènes vraiment tragiques : elle confirma les heureuses espérances que l'auteur avait déjà fait concevoir de son talent dans sa tragédie de *Méléagre*, et dans son drame de *Lovelace*, et le pu-

blic y vit pour l'avenir l'heureux présage de succès plus éclatans.

Cette tragédie fut bientôt suivie d'une autre, ayant pour titre : *Caton d'Utique*, et jouée, pour la première fois, sur le même théâtre, le 27 germinal an IV.

Tout le monde connaît le stoïcisme de ce fameux Romain, qui s'unit d'abord avec Cicéron contre Catilina, et qui devint ensuite l'un des plus redoutables adversaires de César.

La bataille de Pharsale ayant assuré son triomphe, Caton se renferma dans Utique, et, après avoir passé une partie de la nuit à lire le chapitre de Platon sur l'immortalité de l'ame, il se plongea son épée dans le sein, pour ne pas être témoin de l'asservissement de sa patrie.

Ce trait d'histoire avait déjà été mis plusieurs fois sur la scène française. Deschamps fit représenter sa tra-

gédie de Caton en 1715; celle de l'abbé Abeille (*) fut jouée sous le nom d'un comédien nommé Lathuilerie; Poinsinet de Syvri, auteur de Briséis, s'est aussi emparé de ce sujet; et, enfin, Victor Campagne en a fait imprimer une quelque tems avant la représentation de celle dont nous rendons compte.

Le plan de celle-ci est sévère, et le style de l'ouvrage pur, harmonieux, et on voit que l'auteur a étudié les grands modèles.

On pourrait cependant lui reprocher un peu de sécheresse, et telle est sans doute une des causes qui ont nui au succès de cette tragédie. La scène où Caton se fait apporter le corps de son fils pour en contem-

---

(*) Cet auteur n'osait plus mettre son nom à ses ouvrages depuis l'aventure si connue qui arriva à la représentation de son Ange-

pler les blessures, et le suïcide froid et raisonné du héros d'Utique, qui prend d'une main le livre de Platon, et de l'autre le poignard dont il se perce, ne produisirent qu'un médiocre effet. La dissolution de nos mœurs, notre profond égoïsme nous empêchent de prendre un intérêt bien vif à des actions que nous trouvons sublimes, mais que nous regardons comme impossibles, ou comme fabuleuses.

L'auteur de cet estimable ouvrage est un jeune littérateur nommé Saint-

---

lio, jouée en 1673. C'est dans cette tragédie que deux princesses paraissant sur le théâtre, la première ouvrit la scène par ce vers :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père ?

La seconde actrice ayant perdu la mémoire, et ne répondant point, un plaisant du parterre dit tout haut :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Marcel. Il promettait à la scène française un auteur distingué ; mais la persécution, les dégoûts l'ont sans doute rebuté comme tant d'autres. C'est une nouvelle preuve à opposer aux hommes qui nous prêchent tous les jours que l'art dramatique est encouragé.

Oscar, tragédie en cinq actes et en vers, fut joué, pour la première fois, le 14 prairial suivant, sur le même théâtre, et son succès ne fut guère plus grand que celui des deux ouvrages dont nous venons de parler.

La scène se passe en Ecosse, au tems et au pays des Bardes. Malvina, épouse de Dermid, est séparée de lui depuis plusieurs années ; il a été emmené prisonnier par un roi scandinave, et on ignore ce qu'il est devenu. Oscar, ami de Dermid, a fait de vaines recherches pour le découvrir, et il annonce à Malvina l'inutilité de ses efforts. Oscar a con-

çu, depuis long-tems, pour elle un amour qu'elle éprouve elle-même; mais, fidèles aux lois de l'honneur et de l'amitié, ils se cachent avec soin une tendresse dont ils auraient à rougir.

Bientôt on annonce l'arrivée d'un vieillard qui a été fait prisonnier avec Dermid, et qui s'est échappé avec lui de l'endroit où il était en esclavage : il apprend que Dermid a péri dans un naufrage, au moment de revoir sa patrie, et que son dernier vœu a été qu'Oscar devînt l'époux de Malvina, et le vengeur de son fils.

Les amans ne craignent plus alors de s'avouer leurs sentimens : les Bardes les pressent d'accélérer le moment de leur union, et elle doit être célébrée le lendemain, lorsque tout à coup on annonce le retour de Dermid et de son fils.

Oscar est déchiré par les serpens

de la jalousie ; égaré, furieux, il vole à la rencontre de Dermid, qu'il trouve arrêté dans une épaisse forêt, où son fils repose sur un tombeau.

La vue de son ami fait rentrer le calme dans son cœur : il l'embrasse tendrement, il lui avoue même son malheureux amour. Dermid le plaint; mais, à quelques expressions qui rappellent ses droits d'époux, Oscar rentre en fureur, il tire son épée; un combat s'engage : Oscar, déchiré de remords, semble fuir ; mais ils se rejoignent et se perdent dans l'épaisseur de la forêt.

Oscar, égaré, reparaît bientôt : il a le sentiment d'un crime, sans en avoir le souvenir ; il ne sait s'il a tué Dermid, mais, dans un rêve affreux, il l'a vu expirant sous ses coups.

Le bruit de la mort de Dermid parvient bientôt chez les Bardes : ils sont persuadés qu'il s'est frappé lui-même, et ils pressent de nouveau

l'union d'Oscar et de Malvina. Dans ce moment, on apporte l'épée trouvée dans le flanc de Dermid ; c'est celle d'Oscar !... Il frémit en la reconnaissant. Malvina lui présente son fils, dont il va devenir l'appui; mais l'enfant, qui, dans la forêt, s'était réveillé au bruit du combat, et avait vu frapper son père, s'écrie: *Fuyons; il a tué mon père !* L'horreur et la consternation deviennent générales. Oscar se donne la mort.

Les trois premiers actes de cette tragédie obtinrent des applaudissemens nombreux et mérités ; le quatrième n'excita que de l'horreur, et le cinquième fut si mal reçu du public, que l'auteur se vit obligé de le changer entièrement.

La scène où Dermid égorge un ami innocent parut et paraîtra toujours révoltante : en vain voudrait-on la justifier par l'exemple de Séide et par celui d'Orosmane ; l'un

croit obéir à la voix de Dieu, et l'autre, en frappant Zaïre, croit punir une amante infidelle. Au reste, l'ouvrage est écrit avec chaleur; il offre un grand nombre de beaux vers, et quoique ce ne soit point le meilleur de d'Arnaud, il ne peut qu'ajouter à sa réputation.

FIN DU TOME TROISIÈME.